

Le Livre du Courtisan de Baldassar Castiglione

En janvier 2021 le documentaire TV *Raphaël, le prodige de la Renaissance* sur France 3 m'a remis sous les yeux le magnifique *Portrait de Baldassar Castiglione*¹ exposé aujourd'hui au Louvre dans la Grande Galerie, et m'a rappelé l'existence du fameux livre, que je n'avais jamais lu. Pourquoi ne pas en trouver un exemplaire du XVIème siècle ? Évidemment, il se trouve sur Gallica dans de nombreuses versions anciennes, mais ce serait l'occasion de tenir en main un livre de plus de quatre siècles, de l'observer en détail et de le ranger dans ma bibliothèque. J'ai commencé par me procurer une version française moderne, celle traduite, divisée en courts chapitres et longuement présentée par Alain Pons, aux éditions Gérard Lebovici, en 1987 (avec en couverture le portrait par Raphaël), reprise en 1991 en format de poche **GF** par les éditions Flammarion (avec en couverture le *Portrait d'un jeune homme* par Bronzino, la mienne réimprimée en octobre 2019) puis un CD homonyme de musiques d'époque [par Douce Mémoire, Naïve, 2012](#). Parallèlement, j'ai cherché une version française ancienne.



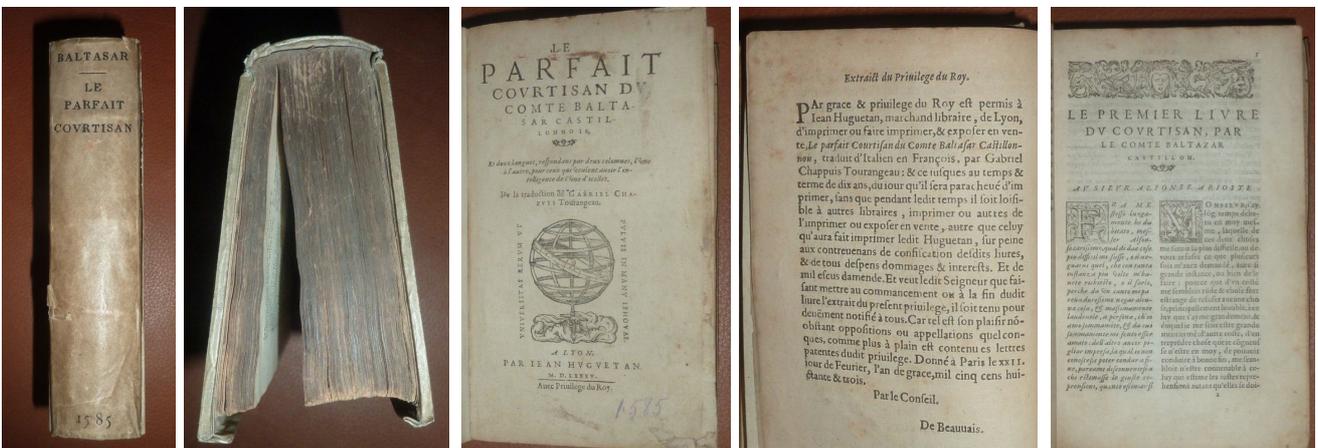
Baldassar Castiglione
Casatico, Mantoue, 6 décembre 1478
Tolède, 8 février 1529

Il y en avait une, mais une seule, particulièrement attirante, disponible à la librairie Diogène de Lyon sur livre-rare-book, que j'ai immédiatement commandée et reçue. Voici comment je la décris, à partir de la description de la librairie, de la notice de la Fondation Barbier-Mueller pour l'étude de la poésie italienne de la Renaissance (Genève) où un exemplaire identique est conservé, de la notice de la BNF et de mes observations:

LE/ PARFAIT/ COVRTISAN DV/ COMTE BALTA-/ SAR CASTIL-/ LONNOIS,/ [fleuron]/ *Es deux Langues, respondans par deux colonnes, l'une/ a l'autre, pour ceux qui veulent auoir l'in-/telligence de l'une d'icelles.*/ De la traduction de GABRIEL CHA-/ PUIS Tourangeau./ [marque sur le titre (48mm):] UNIVERSITAS RERUM PULVIS IN MANU IEHOVAE [autour d'un globe armillaire porté par une main sortant d'une nuée.] / A LYON,/ PAR IEAN HUGVETAN./ M.D.LXXXV./ Avec Priuilege du Roy. [souscription page 660 :] FIN./ Achevé d'imprimer le dernier/ de Iuillet, 1585.

Un volume de 172x108 mm environ. Papier vergé fin non filigrané, pontuseaux verticaux espacés de 30mm. In-8°, 350 feuillets signés *8 **6 a-z8 A-V8 dont 18 non paginés [AU ROY/ LE LIBRAIRE S. ; Extrait du Priuilege du Roy ; A GABRIEL CHAPUIS/ TOURANGEAU SUR SES/ TRADUCTIONS [vers par] I. DEBOYSSIERES.; A REVEREND ET/ ILLUSTRÉ SEIGNEUR/ MICHEL DE SYLVA./ EVESQUE DE/ VISEE.], la suite paginés 1-192 139 194-211 112 213-218 119 220-221 122 223-236 137 236-237 240-241 42 243-352 (353 manque) 354-442 403 444-660 puis 16 non paginés [I : TABLE DES PRIN-/ CIPALES MATIERES/ ET SENTENCES CON-/ tenues en ce livre ; A LYON/ Imprimé par Claude/ Bourcicaud/1585]. Bandeaux ; lettrines . Bilingue, texte sur deux colonnes de 39 lignes, caractères italiques pour l'italien (largeur 32 mm) à l'intérieur, romain pour le français (largeur 38 mm) à l'extérieur.

Reliure postérieure en vélin crème, avec plats en retour recouvrant la tranche de gouttière sur 8 mm, titre et date en noir sur le dos : BALTASAR [trait] LE/ PARFAIT/ COURTISAN, 1585 en queue. Tranches d'aspect ciré. Manque 1 feuillet découpé à ras de l'épître à Michel de Sylva, restaurations sur la bordure de la page de titre et sur l'achevé d'imprimer, tache et petit manque de papier dans la marge de gouttière des pages 31 à 34, légères rousseurs, petites mouillures dans la marge, mors externes fendus avec petit accroc sur le dos, sinon bon état.



1585 !!! L'année de la mort de Ronsard et de la naissance de Richelieu, il y a 436 ans. Ce livre devient le plus ancien de ma bibliothèque, devant un joli petit Elzevier de 1646 dont je reparlerai, et *L'Art Héraldique* de 1672. Avec ses quelques blessures dues aux siècles écoulés et ses imperfections intrinsèques, il a encore belle allure et

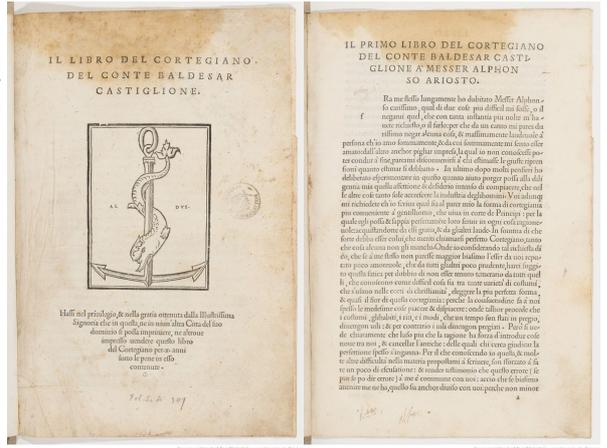
¹ Peint durant l'hiver 1514-1515, Castiglione étant à Rome en ambassade du duc d'Urbino auprès de Léon X. Huile sur toile 82x67cm.

reste bien lisible. Il ne porte pas d'ex-libris, seulement une phrase soulignée à l'encre sépia d'âge indéterminable page 65, quelques annotations; ses propriétaires successifs resteront inconnus. Notons toutefois qu'imprimé à Lyon, il m'attendait dans cette ville – l'avait-il quittée ? – rue Saint-Jean, avant de me rejoindre à Caen près de l'église Saint-Jean. Depuis, j'en ai identifié un autre exemplaire 168x104 mm, relié en vélin d'époque, portant un double ex-libris manuscrit (1586 et 1810) et une petite galerie de vers ... proposé environ 8 fois plus cher.

Les nombreuses éditions du livre.

Le Livre du Courtisan (lui-même distribué en quatre livres correspondant à quatre soirées de conversations entre aristocrates à la cour d'Urbino) a été un best-seller international au XVIème siècle, traduit en plusieurs langues, et il a inspiré plusieurs continuateurs. Gallica a numérisé l'EO vénitienne de 1528, et plusieurs traductions françaises anciennes. Faisons progressivement connaissance avec l'œuvre en les parcourant:

① [IL LIBRO DEL CORTEGIANO, DEL CONTE BALDESAR CASTIGLIONE - In Venetia, nelle case d'Aldo Romano e d'Andrea d'Asola suo suocero, nell' anno 1528, del mese d'aprile 1528](#) Avec un privilège de 10 ans de « l'Illustrissima Signioria ». Comme relaté dans son épître à Michel de Sylva, Castiglione avait été «fâché» que la poétesse Vittoria Colonna² (1492-1547) eut fait réaliser des copies du manuscrit qu'il lui avait confié (il y eut 3 rédactions principales, la 1ère entre 1513 et 1515, contemporaine du portrait, dont le dédicataire aurait dû être François Ier; une 2ème achevée en 1521, la 3ème le 23 mai 1524, celle qui circula, mais il y eut en fait 5 manuscrits notés A, B, C, D, L). Craignant des impressions pirates, il renvoya son texte encore relu et corrigé, de Tolède où il était nonce de Clément VII auprès de Charles-Quint, via le frère de l'ambassadeur de Venise, aux successeurs d'Alde Manuce³ qui l'imprimèrent à 1030 exemplaires *in folio* (288x183 mm, *4, a-o8, p6. [122] feuillets), dans une typographie sobrement élégante, avec l'adresse à Michel de Sylva⁴, évêque de Visée. Toute l'entreprise nécessita environ une année.

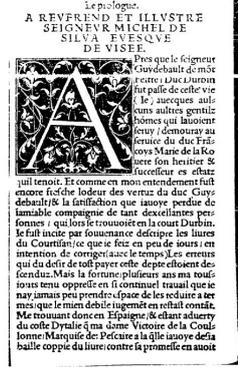
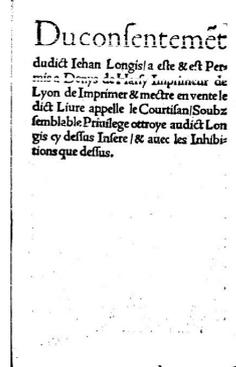


[en ligne le 14/12/2016]

② [Le Courtisan/ nouvellement traduit de langue ytalique/ en françoys 1537](#) traducteurs Jacques Colin et Jean Chaperon, chez Jehan Longis et Vincent Sertenas, à Paris "on vend au Palais en la galerie près la chancellerie", avec un privilège du Roi François Ier du 11 avril 1537 pour trois ans, mais sans l'épître à Michel de Sylva. Les caractères sont anguleux, comme manuscrits.



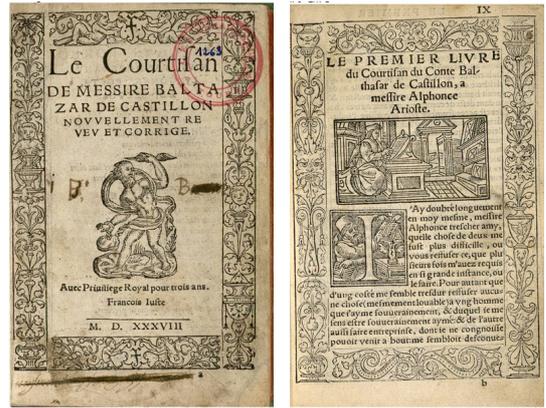
③ [Les quatre liures du Courtisan du Conte / Baltazar de Castillon / Reduyct de / langue Ytalique en Françoys \[par Jacques Colin\] 1537 Auec Privilège 1537](#) le même que le précédent, mais en caractères romains plus lisibles, avec un transfert du privilège à De Harsy, imprimeur Lyonnais et avec l'épître à Michel de Sylva qualifiée de prologue.



[en ligne le 15/07/2007, [disponible depuis 2012 en impression à la demande dans la collection hachette LIVRE {BnF}](#)]

- 2 Il lui écrit de Burgos le 21 septembre 1527 une lettre pour rappeler qu'elle avais admis le «vol», mentionner que des fragments du «pauvre Courtisan» traînaient à Naples, mais aussi la remercier car l'envoi en édition lui avait épargné la peine de le compléter par tous les autres sujets qu'il avait en tête, «et ainsi le lecteur aura moins de travail et l'auteur moins de reproches ». Diplomatique !
- 3 Aldo Manuzio (1449-1515), pionnier de l'édition des classiques en caractères grecs ou hébreux, créateur avec Francesco Griffo de plusieurs fontes et du caractère italique, promoteur, avec Bembo, des petits in-8 'de poche'. Sa marque est l'ancre et le dauphin. Lire *Aldo Manuzio, le Michel-Ange du livre; l'art de l'imprimerie à Venise* de Verena Von des Heyden-Rynsch, Gallimard 2014. Une autre édition, sans privilège, fut donnée [en octobre 1528 à Florence chez les héritiers de Filippo di Giunta](#), in-octavo plus maniable.
- 4 Don Miguel Da Sylva (Evora vers 1480 - Rome 1556), conseiller de João III, 'Escrivão da puridade', évêque de Viseu en 1526, futur cardinal; sans doute devenu ami de Castiglione en fréquentant la Curie de Clément VII; pourtant hors de l'adresse initiale, Castiglione n'en parle plus, les 4 livres étant dédiés 'in texto' au défunt « carissimo » Alfonso Ariosto (1475-1525), cousin de l'Arioste. Voir à ce sujet [Cortegiano et cortesão. Baldassarre Castiglione e D. Miguel da Silva](#) de Rita Marnoto, CIEP Genève 2017.

④ [Le Courtisan DE MESSIRE BALTAZAR DE CASTILLON \[traduit par Jacques Colin\], NOUVELLEMENT REVEV ET CORRIGE. \[par Merlin de Saint Gelais et publié par Estienne Dolet\] 1538](#) à Lyon chez François Juste qui signe une adresse finale à du Peirat Lieutenant Général du Roy pour Lyon, après, au début, un poème en vers latins sur une page de Nicolaus Borbonius⁵ et surtout une adresse d'Etienne Dolet⁶ à Mellin de Saint Gelais qui transporte sur cette édition, pour 3 ans apparemment, le privilège universel que lui avait octroyé François Ier en 1535 pour 10 ans. Édition illustrée sur chaque page de bordures de grotesques et guirlandes. [en ligne le 5/10/2015]



⑤ [Il Cortegiano del conte Baldessar Castiglione l'édition de Guillaume Rouillé de 1553 à Lyon. ...Con una brieve raccolta delle condizioni che si ricercano à perfetto Cortegiano, et à Donna di Palazzo 1553](#). Version italienne avec, page 468 avant la Table (qui semble apparaître ici pour la première fois), une brève liste des qualités du courtisan et de la dame de cour. [en ligne 17/04/2018 sur numelyo].

⑥ [Il Libro del Cortegiano del Conte Baldessar Castiglione, nuovamente con diligenza revisto per M. Ludovico Dolce, secondo l'esemplare del proprio autore, e nel margine apostillato, con la tavola 1556](#) Version italienne, imprimée par Gabriel Giolito de Ferrari à Venise; ex-libris manuscrit Vittorio Alfieri Firenze 1803; 416 pages avec notes marginales imprimées et la Table en tête et non en fin comme dans d'autres éditions. Adresse à Nicolosa Losca «gentildonna vicentina». La 1ère note ci-contre indique judicieusement que l'*incipit* à Alfonso Ariosto est repris « gentilmente » de celui, à Brutus, de l'*Orator* de Cicéron, son modèle. [en ligne 6/02/2020 sur MemoNum Montpellier]



⑦ [Il Cortegiano del conte Baldessar Castiglione, reuisto per M. Lodovico Dolce... \[Gulielmo Rovillio à i lettori. Dell'Unico Accolti Aretino Sonetto\] 1562](#) Version italienne, imprimée à Lyon par Guillaume Rouillé, avec l'épître à Michel de Sylva et en page 495, après la Table, une adresse de Rouillé aux lecteurs introduisant le sonnet 'improvisé' la première soirée par l'Unico Aretino⁷ sur le bijou-talisman en forme de S ou de scorpion porté au front par Elisabetta Gonzaga (1471-1526), la Duchesse d'Urbino. Castiglione l'évoque, sans le citer, au début du Livre I, pages 24-25 de mon exemplaire, comme suit (je reproduis les particularités typographiques qui n'empêchent pas la compréhension): « L'Vnique s'estat tei vn espa/-ce de temps, & luy ayant de re-/chef esté enioit de parler, reci/ta finalement vn sonnet sur la/ matiere precedente, declarant/ la significatiõ de ceste lettre.S./ lequel fut estimé de plusieurs/ avoir par luy esté fait à l'im-/proueue: mais pour auoir esté/ trouué d'esprit & mieux limé,/ qu'il ne sembloit que peut comporter la briefueté du temps,/ on penfa bien qu'il l'auoit pre/medité.»

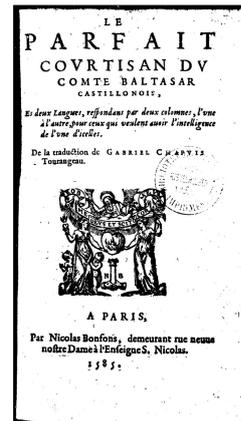


L'énigmatique et troublant portrait en archaïque présentation frontale (Raphaël ca.1504, Galerie des Offices), qui ne rend pas justice à sa grâce, a suscité bien des interprétations ésotériques; voir le passionnant article de Luisa Capodiecì (2012) [Les secrets d'une Gonzaga ...](#). Vittorio Cian cite, en note [de son édition de 1894](#), p27, un autre sonnet 'aux mots en S' de l'Unico, retrouvé dans un Codex vénitien. [en ligne 18/04/2018 sur numelyo]

- Nicolas Bourbon (1503-1550), poète néolatin dit l'ancien pour le distinguer de son petit-neveu (1574-1634) poète néolatin aussi et académicien français. Notre Nicolas s'installe à Lyon en 1536, de retour d'exil en Angleterre pour suspicion d'adhésion à la Réforme, où il rencontra Holbein qui dessina son portrait. Ami de Dolet et de Rabelais, il deviendra ensuite précepteur de Jeanne d'Albret.
- Étienne Dolet (1509-1546) s'établit vers 1536 imprimeur à Lyon, rue Mercière, à l'enseigne de La Doloire; il édita entre autres en 1542 une rare version de *Gargantua*, copiée d'une édition antérieure à l'insu de Rabelais. Il fut plus tard poursuivi pour athéisme, emprisonné, relâché, exilé en Piémont, puis de retour en France, abandonné par le Roi, pendu et brûlé avec ses livres place Maubert; sa statue en bronze, où se ralliaient des libres-penseurs, dreyfusards et anticléricaux, s'y éleva de 1889 à 1942. La Bibliothèque Municipale de Lyon conserve un émouvant exemplaire sauvé des flammes de ses *Épîtres familiaires* traduites de Cicéron.
- Bernardo Accolti (1458-1535) dit l'Unico Aretino, natif d'Arezzo, dramaturge, poète vaniteux de grande notoriété en son temps, notamment pour ses talents d'improvisateur, familier des cours de Milan, Urbino, Mantoue, Naples, Ferrare et à Rome auprès de Jules II et Léon X; il se prétendait amoureux de toutes les femmes et courtisa, dit-on, Lucrèce Borgia et Elisabetta d'Urbino.

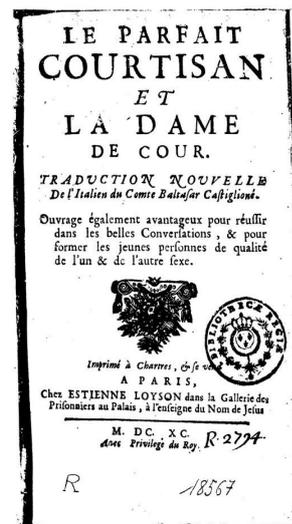
⑧ [LE PARFAIT COURTISAN DU COMTE BALTASAR CASTILLONOIS/ es deux Langues respondans par deux colonnes, l'une à l'autre, pour ceux qui veulent avoir l'intelligence de l'une d'icelles/ de la traduction de Gabriel Chapuis... 1585](#) Edité par Nicolas Bonfons à Paris, avec une adresse datée du 1/12/1579 à Lyon de Gabriel Chapuis⁸ à Messire Nicolas de Baufremont, conseiller du Roi et bailli de Chalon-sur-Saône «... ie vous offre ce parfait Courtisan, d'autant plus volontiers que je me suis imaginé les qualités & conditions d'iceluy se pouvoit remarquer en vous, combien que le comte Baltazar de Castillon nous ait décrit un Courtisan tel que Platon nous a fait sa Republique; Xenophon son Roy: & Ciceron, son orateur. »

Il n'y a pas de mention de privilège royal, mais l'épître à Michel de Sylva, les vers de Deboyssieres, la Table finale sont présents. [en ligne le 15/10/2007]



⑨ [LE PARFAIT COURTISAN DU COMTE BALTHASAR CASTILLONOIS, es deux langues, respondant par deux colonnes, l'une à l'autre, pour ceux qui veulent avoir l'intelligence de l'une d'icelles. De la traduction de Gabriel Chapuis... 1585](#) C'est un exemplaire identique au mien, édité par Jean Huguetau; l'adresse au Roy est datée du 13 janvier 1585, je peux y lire le feuillet de l'adresse à Michel de Sylva qui me manque, en revanche la dernière page d'achèvement d'imprimer à Lyon par Claude Bourcicaud en est absente. Le privilège du Roi⁹ est daté du 22 février 1583 pour 10 ans. Le texte sur 2 colonnes est apparemment identique à celui de l'édition de Paris ⑧ ci-dessus et pourtant il y a des différences qui posent des questions (quelle est la première? y-a-t-il eu 2 compositions différentes? etc.) sur lesquelles je reviendrai plus loin. [en ligne le 18/04/2018 sur numelyo]

⑩ [LE PARFAIT COURTISAN ET LA DAME DE COUR / TRADUCTION NOUVELLE/ De l'Italien du Comte Baltasar Castiglione ... 1690 . Imprimé à Chartres, se vend à Paris chez Estienne Loyson, dans la Gallerie des Prisonniers au Palais. Avec Privilège du Roy.](#) qui n'est pas publié. Le traducteur ne signe pas, mais préface le livre, en avouant l'avoir censuré avec scrupule « ... il a creu pourtant que sans rien perdre de ce respect il luy seroit permis de resserer le discours aux endroits où il lui a semblé trop vague, & de retrancher divers raisonnemens peu utiles, aussi bien que de frequentes repetitions, ce qui ensemble diminué considerablement ce Volume.» Pour autant le sous-titre précise: « Ouvrage également avantageux pour réussir dans les belles conversations, et pour former les personnes de qualité de l'un et l'autre sexe ». Manque aussi l'adresse à Michel de Sylva, mais pas la Table finale. Ce traducteur anonyme est en fait l'oratorien Jean-Baptiste Duhamel (1624-1706) et cette traduction édulcorée de 1690 est la dernière en français avant celle d'Alain Pons en 1987, qui a « choisi de ré-élaborer complètement » la traduction « succulente » de Chapuis, en la distribuant de plus en courts et commodes chapitres repris des éditeurs italiens modernes, et en alinéas. [en ligne le 15/10/2007]



En résumé, la notice précitée de la Fondation Barbier-Mueller expose la complexité de la situation éditoriale de l'édition française du *Cortegiano* au XVI^{ème} siècle (il y en eu 16, et 108 en toutes langues jusqu'en 1616).

« L'œuvre connut une première diffusion française dès la fin des années 1530, par plusieurs traductions concurrentes, probablement commandées par le roi : celle de Mellin de Saint-Gelais (traduction partielle du livre III ; BnF, ms. fr. 2335 ; traduction complète ; Copenhague, Bibliothèque Royale ms Thottske 1088) ; la traduction intégrale de Jacques Colin (BnF, ms. fr. 12249 et 19017 ; Getty Museum, 87.0325, ms. provenant du château de La Roche-Guyon donnant l'identité du traducteur) ; une version partielle due à Jean Chaperon, dit « Le lassé de repos ». Ces versions ont connu une histoire éditoriale complexe : la version Colin, incomplète, publiée en avril 1537 (Paris, Sertenas & Longis), ou, la même année, complétée par la version du livre I due à Jean Chaperon (Paris, Sertenas & Longis, 1537) ; la même version, revue et corrigée (Lyon, François Juste, 1538) ; la même version, dans un montage hybride avec le livre III dans la version de Saint-Gelais (Lyon, D. de Harsy, 1537), édition pourtant autorisée par une cession du privilège de Longis à de Harsy. Gabriel Chappuys (1546-1611), le principal traducteur de l'époque de Henri III, donna du *Cortegiano* une nouvelle version, établie sur l'édition du texte italien procurée par Lodovico Dolce (Lyon, G. Rouillé, 1550). Cette traduction parut en 1580 (achevé d'imprimer daté du 30 novembre 1579), à Lyon, chez Louis Cloquemin [de 1574 à 1583, Chappuys fut

8 Gabriel Chapuis (c.1546-1611) ou Chappuys, dit Le Tourangeau, historien, historiographe du Roi Henri III, poète, traducteur très prolifique (italien, espagnol, latin), interprète d'espagnol pour Henri IV. Voir [Un traducteur oublié de la Renaissance: G. Chappuys](#) de Irène Romera Pintor, [Traduire de l'italien, ambitions sociales et contraintes éditoriales à la fin du XVI^{ème} siècle](#) et [Comment estimer l'œuvre de Gabriel Chappuys ?](#) de Jean Balsamo, lequel reconnaît la variété et la diversité des œuvres traduites, l'attention à rendre en français les œuvres les plus originales et les plus nouvelles, mais pointe des qualités littéraires médiocres de traduction en séries souvent hâtives, posant même la question de l'existence d'un atelier de traduction.

9 Ce Roi est maintenant Henri III (1551-1589), roi depuis 1574 jusqu'à son assassinat par Jacques Clément.

'prélecteur' et correcteur chez Cloquemin et Honorat], avec le texte en regard, et une dédicace à Nicolas de Bauffremont, bailli de Chalon (aujourd'hui Chalon-sur-Saône) [cette édition manque à la collection numérisée de Gallica, dommage pour la comparaison avec les deux suivantes!]; elle fut réimprimée en 1585, à Lyon, par Claude Broudelle, dit Bourcicaud, pour Jean II Huguetan, marchand libraire, actif à Lyon¹⁰ de 1559 à 1598, avec un nouveau privilège et une dédicace au roi [c'est la mienne], ainsi qu'à Rouen par Georges L'Oyselet pour Nicolas Bonfons et Claude Micard à Paris [1 ex. au [CRRS de Toronto](#)], avec une seconde émission en 1592 à l'adresse d'Abel L'Angelier [éditeur de nombreuses traductions de l'italien, mais aussi, en 1588, de la dernière édition des *Essais* du vivant de Montaigne]. La traduction de Chappuys servit de base à la version anglaise de Thomas Hobby (ou Hoby), publiée en édition trilingue (Londres, John Wolfe, 1588). »

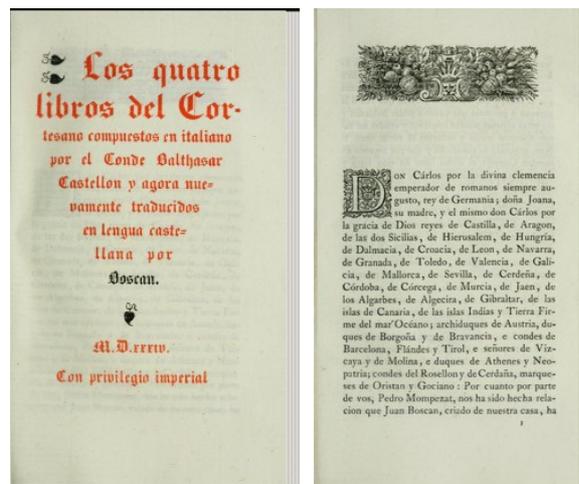


Cette dernière est sur [INTERNET ARCHIVE](#) ; pas d'épître à Michel de Sylva, ni de Table, mais une adresse de Thomas Sackville au lecteur et une épître de Hobby à Lord Hastings. [William Seres](#) édita l'EO de la traduction seule à Londres en 1561, « à l'enseigne du Hérisson » (à dr.). Elle donne en fin une liste des qualités – beaucoup plus détaillée que celle [⑤](#) de Rouillé – du Courtisan (94 items) et de la Dame de cour (48 items).

INTERNET ARCHIVE présente aussi, dans une édition 'moderne' et annotée de 1873, la toute première traduction du texte, celle donnée en castillan par le poète catalan Juan Boscán (c.1490-1542) dès 1534, imprimée par Pedro Montpezat en avril 1534 à Barcelone:

[②https://archive.org/details/loscuatrolibrosd00cast/page/n9/mode/2up](https://archive.org/details/loscuatrolibrosd00cast/page/n9/mode/2up); l'EO bénéficiait d'un privilège impérial de Charles Quint pour 10 ans, avec une époustouflante liste de ses possessions sur lesquelles s'étendait ce privilège; elle comportait un prologue de Boscán et une épître de son ami Garcilaso de la Vega (1501-1536), les deux adressés à Doña Gerónima Palova de Almagávar, épouse du cousin de Boscán. La Lettre à Michel de Sylva est là, mais pas la Table ; les livres sont divisés en chapitres, chacun doté d'un résumé, mais moins nombreux et précis que ceux de [V. Cian](#).

Il y eut d'autres traductions en espagnol, mais aussi en allemand (1565), en polonais (1566) par Lukasz Górnicki qui étudia à Padoue, et en latin (1571) *De Curiali sive Aulico* par Bartholemew Clerke, fellow du King's College de Cambridge, dédicacé à la reine Elisabeth Ière, sous l'impulsion de Thomas Sackville, homme d'État, poète, voulant tirer parti de l'universalité du latin pour diffuser l'ouvrage et faire même plus¹¹, après avoir poussé à la traduction anglaise de Hoby. Gallica a mis en ligne le 14/01/2018 [③ sa réédition de 1713](#).



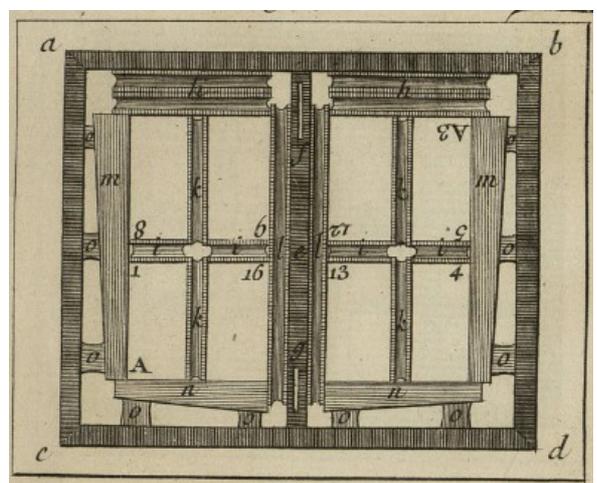
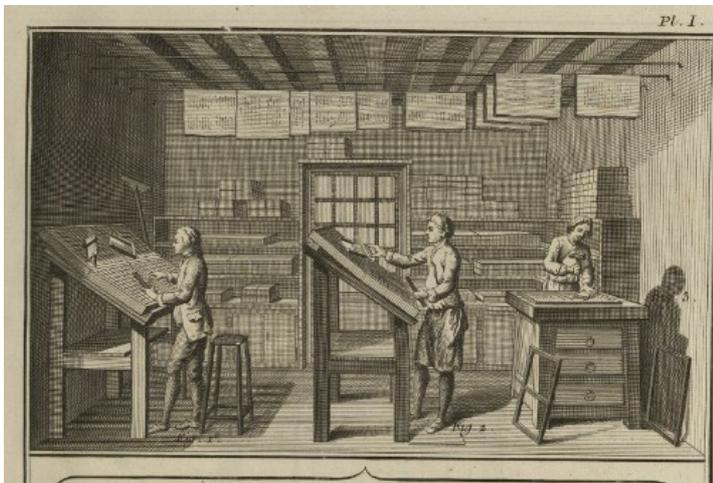
10 La référence sur ces sujets est *La Bibliographie Lyonnaise. Recherches sur les imprimeurs, libraires, relieurs et fondeurs de lettres de Lyon au XVIème siècle* de Henri-Louis Baudrier (1815-1884), magistrat et bibliophile, et son fils Julien, chez Brun à Lyon et Picard à Paris (1895-1921). Elle recense environ 11500 impressions au XVIème siècle et les occurrences des apparitions des libraires et imprimeurs dans les archives d'actes administratifs et judiciaires. Ce *travail de bénédictin* se répartit en 12 séries ou volumes sans classement chronologique ni alphabétique, plus un volume de tables. La première édition de la traduction de Chappuys en 1580 chez Louis Cloquemin, imprimée par Thibault Ancelin, avec privilège royal du 24 octobre 1578 est répertoriée et décrite [page 57, série IV](#). Bourcicaud est cité pages 67-68, série I. Gallica ne le reprend pas et INTERNET ARCHIVE ne présente que [7 séries](#)

11 Voir dans l'article [Bartholemew Clerke's Castiglione. Can a pedant be a gentleman?](#) de Louis G. Kelly, Ottawa 1993, une intéressante discussion des raisons profondes de cette traduction en latin – dans une Angleterre qui se jugeait alors à la périphérie d'une vie culturelle dont l'Italie était le centre – d'après notamment les diverses lettres et dédicaces qui l'accompagnent. « Hence Clerke's use of Latin was more than just a linguistic transfer; it was an attempt to produce a text that would illustrate the virtues it was trying to teach Tudor society », et pouvoir le montrer fièrement au reste du monde, ce que ne faisait pas pour Clerke, qui ne la cite jamais, la traduction 'provinciale' de Hobby. Les notes bibliographiques en espagnol de [②](#) citent une version latine légèrement antérieure : *Aulicus, Balthasari Castilionei, in latinam linguam conversus ab Hieronimo Turlero Wittebergae*, 1569, in-8. Jérôme Turler (1520-1602), grand voyageur et bourgmestre de sa ville natale Leisning en Saxe, a aussi traduit Machiavel en latin (BNF)

Un texte aussi important a suscité tellement d'éditions, traductions et rééditions, et de continuateurs, que l'on peut se perdre dans leur bibliographie; ce qui est sûr, c'est qu'entre la dernière traduction française de l'abbé Duhamel et le rajeunissement en 1987 par Alain Pons de la traduction de Chappuys, près de 300 ans d'oubli s'étaient écoulés. Sauf dans le volume *Conteurs italiens de la Renaissance* de 1993, par cinq brèves histoires choisies parmi celles racontées pendant les soirées et retraduites¹², *Le Livre du Courtisan* n'a pas eu les honneurs d'un volume de La Pléiade. En Italie, il n'est paru ni au catalogue de La Pléiade/Einaudi¹³, ni à celui d'I Meridiani, et n'est plus disponible en collection poche 'Oscar' qui publia en 2002 l'édition commentée par A. Quondam, ni chez Bulzoni pour la « majestueuse » édition 2016¹⁴ des 3 versions commentées du même ! En revanche son *Questo povero Cortegiano*, Bulzoni 2000, est toujours en vente, et résumé [ici](#).

Un peu de technique: les deux éditions de 1585 : ⑧ à Paris chez N. Bonfons, ⑨ à Lyon chez J. Huguetan.

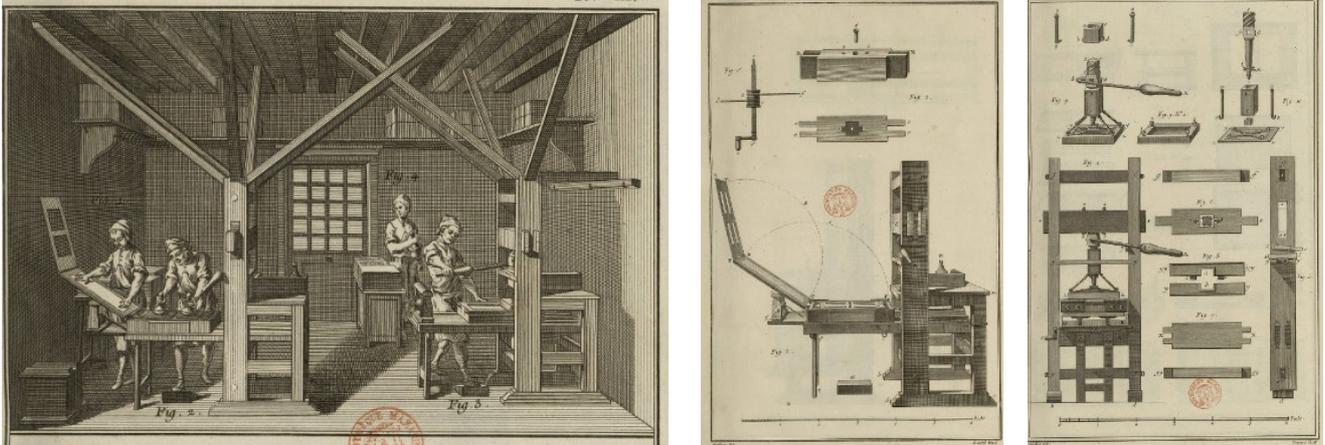
A défaut de l'EO de 1580 de la traduction de Chappuys chez Louis Cloquemin à Lyon, nous pouvons comparer les deux éditions de 1585, celle de Paris sur Gallica et celle de Lyon que j'ai en mains. Mais d'abord, pour mieux comprendre les problèmes de composition et de mise en page pendant toute la période où les caractères en plomb étaient manuellement utilisés, de Gutenberg jusqu'à l'invention du linotype en 1885, et à plus forte raison de la photocomposition du XX^{ème} siècle, reportons-nous à *L'Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot, dans le prodigieux Projet [ENCCRE](#) en ligne de l'Académie des Sciences. L'article [IMPRIMERIE](#) rédigé par Brullé¹⁵, complété par les [19 PLANCHES](#) de Goussier, ainsi que l'article [CARACTERES D'IMPRIMERIE](#) de Diderot lui-même et ses [8 PLANCHES](#) donnent l'état de l'art à son apogée, et le détail des pratiques guère différentes de celles du XVI^{ème} siècle. Brullé est particulièrement précis sur les tours de mains et doigtés des *compositeurs* qui manipulent les *caractères mobiles en plomb*, hauts de 10,5 lignes de 2,256 mm (8 lignes pour les intercalaires), souvent très étroits, tirés de la *casse* avec une rapidité toute mécanique, et y reviennent pour *correction* (substitutions de caractères, décalages de lignes ou de paragraphes entiers, avec passage d'une page à l'autre, etc.) après le tirage d'une *épreuve d'essai*. La page corrigée représente un assemblage de caractères mobiles debout et d'*espaces* (ici n. fém.), liés provisoirement par une *ficelle* périphérique avant son *imposition* à sa place prévue pour le *pliage* ultérieur du *cahier*, dans sa *forme*, assemblage de *bois de garniture* et de *biseaux* dans un *châssis* de fer, ménageant les *marges*, ici à 8 emplacements recto, une autre pour la *retiration* du verso.



Sur cette *forme* disposée à l'horizontale sur *marbre* dans le *berceau* de la *presse*, fréquemment *touchée* (encrée) à deux mains avec soin avec des *balles*, l'imprimeur vient rabattre la feuille de papier, maintenue par la

- 12 *Les Paroles dégelées, L'Aveugle pour rire, L'Écolier de Padoue et le Paysan, Pitoyable histoire de Camma, De la vertu des femmes.*
- 13 Cependant l'édition présentée et largement annotée en 1997 par Walter Barberis, l'actuel président d'Einaudi, est toujours disponible, rééditée en 2017, y compris en livrel epub bien commode. Le *Portrait [frontal] du Duc Guidubaldo* de Raphaël est en couverture.
- 14 Voir sa recension par Raffaele Ruggiero <https://doi.org/10.4000/laboratoireitalien.1686>, démystifiante, et l'avant-propos par Amedeo Quondam, professeure émérite à La Sapienza de Rome, du tome III: *L'Autore (e i suoi copisti), l'editor, il tipografico* [ici](#). Il examine en grand détail comment Castiglione téléguida l'EO aldine et en paya une partie, les flux de courriers entre Tolède et Venise, le rôle éminent du réviseur éditorial choisi, Giovan Francesco Valier, les innombrables (plus de 30000!) corrections entre le ms.A et le ms.L pour s'adapter au contexte politique et linguistique, l'évolution dans le temps de la liste des participants, le rôle du typographe-compositeur, etc. Ces travaux au long cours d'érudits tels que Burke, Cartwright, Cian, Ghinassi, Quondam et leurs étudiants, minutieux et exhaustif, sont de nature à rendre modeste le bibliophile amateur que je suis, navigant sur un océan de publications.
- 15 Louis-Claude Brullé (1693-1772) fut longtemps prote (il le mentionne dans l'article [IMPRIMERIE](#) et il rédigea aussi l'article [PROTE](#) en mettant en valeur cette fonction de contremaître d'imprimeur à quoi il consacra toute sa vie solitaire) chez l'imprimeur Le Breton, celui même de *L'Encyclopédie*, sans jamais accéder au rang des 36 libraires-imprimeurs autorisés. Diderot le traitait dans ses lettres privées d'«Ostrogoth», d'«inepte», de «bête brute» et de «boucher» (*Correspondance de Diderot*, t. IV, p. 301, 304) parce qu'il aida Le Breton à censurer l'ouvrage sur certains points qui choquaient son conservatisme (voir <https://doi.org/10.4000/rde.891> 1999, où Frank A. Kafker nous apprend aussi qu'il légua par testament 100 livres à un M Didelot, peut-être Diderot, dicté d'une voix faible ?)

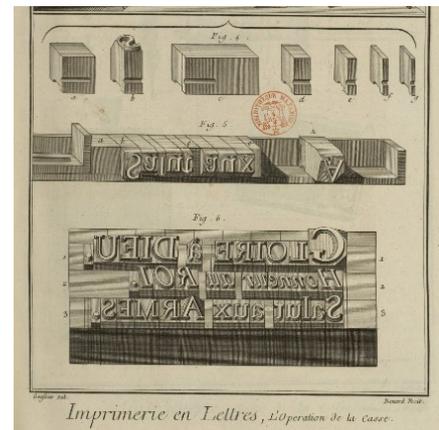
frisquette sur le *tympan* rabattable, et pousse le *train de presse* pour la marquer en 2 coups successifs, puis enlève la feuille et la stocke en pile. Après passage de la rame entière de 500 feuilles, il les reprend pour imprimer le verso avec la *forme de retraition*. Deux ouvriers y travaillent en synchronisant leurs gestes.



Le vrai reportage de Brullé montre bien l'optimisation indispensable de chaque geste et le caractère méticuleux et automatisé des opérations qui ne pardonnent pas les erreurs: imaginons la dextérité, la concentration et les bons yeux du compositeur, le rythme des imprimeurs, en contexte 'industriel'. Aujourd'hui tout est composé et stocké par ordinateur, c'est plus facile; je l'expérimente en composant cet article, tout en luttant contre des automatismes déstabilisants du logiciel: mise en page, insertion des images, gestion des notes de bas de page.

Les éditions anciennes indiquent rarement le tirage, il n'apparaît sur aucune des éditions numérisées ci-dessus, y compris l'EO aldine dont nous apprenons par ailleurs qu'elle fut imprimée à 1030 exemplaires, soit 2 rames de papier courant et 30 de papier 'royal'¹⁶, puis réimprimée à Florence, mais dans le format in-8 plus maniable.

A l'époque du caractère mobile en plomb (et antimoine), il est difficile, mais pas impossible, de conserver en entrepôt la totalité des formes composées d'un ouvrage, en renonçant provisoirement à utiliser les caractères usagés pour une autre composition. Brullé ne donne pas d'indication sur les dimensions et les poids des formes assemblées que manipulent les ouvriers. Estimons-les: notre petit in-8 de 46 cahiers nécessiterait 92 formes d'environ 45x40cm, contenant chacune 8 blocs-texte de plomb d'environ 7,5x14x2,3cm pesant environ 2kg chacun, soit avec le cadre et les bois environ 20kg par forme. Avec des intercalaires rigides, cela représente une pile d'environ 2,2m de haut pesant près de 2 tonnes. C'est stockable et même transportable [?] à 20 km/jour dans un solide chariot à 4 chevaux, mais *le jeu en valait-il la chandelle* selon l'expression née à la même époque ? [avant 1592 précise le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey].



Autrement dit, en examinant de près les deux éditions de 1585 à première vue si proches (mais pas les deux éditions de 1528 de formats différents), la question suivante vient naturellement: est-il possible et avantageux de réutiliser la composition d'un confrère quitte à la corriger à la marge, ou bien vaut-il mieux recomposer entièrement un ouvrage, travail long et délicat générateur d'erreurs et corrections ? Et de fait, en ce qui concerne le corps du texte à partir de la page 1 du Livre I, il est facile de constater en tournant les pages de ⑧ 'Paris' et de ⑨ 'Lyon' que les caractères sont les mêmes, et que les colonnes en italien et en français commencent et se terminent par les mêmes mots ou portions de mot. En revanche les *signatures* sont en a, aij, aij, etc pour 'Paris' et a, a2, a3, etc. pour 'Lyon'. De plus, les pages non signées de 'Lyon' se terminent par la *réclame* (mention du premier mot) de la page suivante, tandis que les pages de 'Paris' n'ont quasiment jamais de *réclame*. Enfin les paginations fautives de 'Lyon', 193, 212, 219, 222, 237, 238, 239, 242, 353, 443, sont corrigées dans 'Paris'. Les bandeaux et lettrines sont certes différents dans les 2 éditions, mais le parallélisme de *composition* se maintient, sauf quelques décalages internes à certaines lignes et différences typographiques individuelles, jusqu'en haut de la page 593. Après, les mots initiaux et finaux des pages ne sont plus identiques.

L'une des raisons en est que les pages 593 et suivantes de 'Paris' passent à 40 lignes au lieu de 39, l'autre est que

¹⁶ « ... delli milli io voglio far la meta della spesa perche ne siano cinquecento mei, il trenta voglio che si siano tutti mei, ma voglio che siano stampati in *carta reale*, polita et della miglior sorte che si potri trovare in Venetia. » Lettre à Tiraboschi du 9 avril 1527

les sauts de lignes entre paragraphes ne sont plus égaux entre les 2 éditions. Progressivement 'Paris' rattrape une page sur 'Lyon', puis deux. Ainsi plus loin, le haut de la page 614 de 'Paris' coïncide avec celui de la page 615 de 'Lyon', à la différence près que les colonnes sont interchangées. Au passage, on peut constater que 'Paris' corrige un certain nombre de coquilles ou particularités de 'Lyon' (marquées d'un rectangle) et d'autres non (marquées d'une ellipse), comme indiqué ci-dessous sur les pages en taille réelle du bloc-texte¹⁷ (marges rognées). Parmi ces particularités : les lettres surlignées indiquant que la lettre suivante devrait être 'n' ou 'm': ex. 'o' pour 'on', 'hōme' pour 'homme', etc.¹⁸ Toutes les pages subissent ces corrections ou non-corrrections.

614
ans plus que le seigneur **Morel**.
Et comme en cet endroit l'on eult ry vn peu, le seigneur Pierre continua, ie dy donc que selon la definition des sages anciens, amour n'est autre chose qu'un certain desir de iouir de la beauté, & pource que le desir n'appete sinon les choses congneues, il faut que la congnoissance precedde tousiours le desir, lequel naturellement veut le bien, mais de soy est aueugle, & ne le congnoit pas: & pourtant la nature a ainsi ordonné que à chacune vertu congnoissante soit adiointe vne vertu appetitive: & pource qu'en nostre ame se trouuēt trois manieres de congnoistre: c'est à sçauoir par le sens, par la raison, & par l'intellect: du sens prouient l'appetit, qui nous est commun avec les bestes brutes: de la raison, l'election, qui est propre à l'homme: & de l'intellect, par lequel l'homme peut communiquer avec les anges, procedde la volenté.

Ainsi donc comme le sens ne congnoit, sinon choses sensibles, l'appetit desire seulement les semblables: & comme l'intellect n'est incliné à autre chose qu'à la contemplation des choses intelligibles cete volenté se nourrit seulement des biens spirituels.

Et quiui essendosi alquanto rijo, soggiunse Messer Pietro Dico adunque che (secondo che da gli antichi sanu è diffinito) amor non è altro, che vn certo desiderio di fruir la bellezza: & perche il desiderio non appetisce, se non le cose conosciute, bisogna sempre che la cognition preceda il desiderio, il quale per sua natura vuole il bene, ma da se è cieco, & non lo conosce però ha così ordinato la natura, che ad ogni virtù conosciute sia congiunta una virtù appetitiva: & perche nell'anima nostra son tre modi di conoscere cio è per lo senso, per la ragione, & per l'intelletto, dal senso nasce l'appetito, il qual a noi è comune con gli animali bruti: dalla ragione nasce l'election, che è propria dell'huomo: dall' intelletto, per lo quale l'huomo può communicar con gli angeli, nasce la volentà.

Così adunque come il senso non conosce, se non cose sensibili, l'appetito le medesime solamente, desidera: & così come l'intelletto non è volto ad altro, che alla contemplatione di cose intelligibili: quella volentà solamente si nutre di beni spirituali.

Page 614, Paris 1685, Bonfons (Gallica)

Q V A T R I E M E
615
ans plus que le seigneur **Morel**.
Et comme en cet endroit l'on eult ry vn peu, le seigneur Pierre continua, ie dy donc que selon la definition des sages anciens, amour n'est autre chose qu'un certain desir de iouir de la beauté, & pource que le desir n'appete sinon les choses congneues il faut que la congnoissance precedde tousiours le desir, lequel naturellement veut le bien, mais de soy est aueugle, & ne le congnoit pas: & pourtant la nature a ainsi ordonné que à chacune vertu congnoissance soit adiointe vne vertu appetitive: & pource qu'en nostre ame se trouuēt trois manieres de congnoistre: c'est à sçauoir par le sens, par la raison, & par l'intellect: du sens prouient l'appetit, qui nous est commun avec les bestes brutes: de la raison, l'election, qui est propre à l'homme: & de l'intellect, par lequel l'homme peut communiquer avec les anges, procedde la volenté.

Ainsi donc comme le sens ne congnoit, sinon choses sensibles, l'appetit desire seulement les semblables: & comme l'intellect n'est incliné à autre chose qu'à la contemplation des choses intelligibles cete volenté se nourrit seulement des

Et quiui essendosi alquanto rijo, soggiunse Messer Pietro Dico adunque che (secondo che da gli antichi sanu è diffinito) amor non è altro, che vn certo desiderio di fruir la bellezza: & perche il desiderio non appetisce, se non le cose conosciute, bisogna sempre che la cognition preceda il desiderio, il quale per sua natura vuole il bene, ma da se è cieco, & non lo conosce però ha così ordinato la natura, che ad ogni virtù conosciute sia congiunta una virtù appetitiva: & perche nell'anima nostra son tre modi di conoscere cio è per lo senso, per la ragione, & per l'intelletto, dal senso nasce l'appetito, il qual a noi è comune con gli animali bruti: dalla ragione nasce l'election, che è propria dell'huomo: dall' intelletto, per lo quale l'huomo può communicar con gli angeli, nasce la volentà.

Così adunque come il senso non conosce, se non cose sensibili, l'appetito le medesime solamente, desidera: & così come l'intelletto non è volto ad altro, che alla contemplatione di cose intelligibili: quella volentà solamente si nutre di beni spirituali.

Q 4

Page 615, Lyon 1685, Huguetan (mon exemplaire)

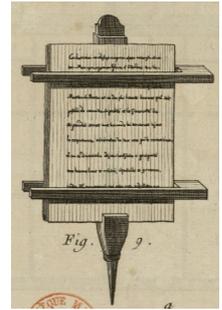
A partir de la page 593, la *composition* est donc entièrement refaite. Le Livre IV de 'Lyon' se termine page 660, celui de 'Paris' page 678 !!! L'imprimeur de 'Paris' s'est trompé, numérotant 677 et 678 les pages 657 et 658 !

Considérant ce qui précède, le fait que 'Paris' ne publie pas de privilège royal, qu'il est très semblable à 'Lyon' avec des corrections, mais pas partout où ce serait nécessaire, que 'Paris' est d'aspect général moins net que 'Lyon', je ferais volontiers l'hypothèse que Huguetan aurait cédé à Bonfons ses formes d'impression usagées.

17 Au passage, on y lit le début du discours de Pietro Bembo sur l'amour, objet de la dernière partie du livre en forme d'apothéose, nous y reviendrons: "ie dy donc que selon la definition des sages anciens, amour n'est autre chose/ qu'un certain desir de iouir de la beauté ...", ce qui vient du *Banquet* de Platon et des *Asolani* de Bembo, mais Castiglione efface toutes ses sources.

18 J'avais déjà rencontré cette particularité typographique dans mon article *Chorégraphie de Feuillet*, notamment dans l'avertissement de Dezais en 1710 que j'ai recopié scrupuleusement p11 de l'article. A défaut d'indications plus précises sur elle dans *L'Encyclopédie*, notons simplement que Diderot donne dans son article *CARACTERES* leur répartition (qui s'appelait la *police*) dans une commande de 100000 pour une impression en français: 5000 'a', 800 'b', 3000 'c', 100 'ç', 2800 'm', 5000 'n', etc. et seulement 50 chaque pour 'ā', 'ē', 'ī', 'ō', 'ū', 'm' et 'n'. Cette pratique devait donc alors ne plus être beaucoup utilisée. Elle ne pouvait corriger un oubli de 'm' ou 'n', comment insérer le surlignage seul ? autant rajouter la lettre. Était-ce une pratique de *compositeur* paresseux? Une coquetterie? En tous cas, ce n'était pas une particularité française car nous la retrouvons dans l'édition trilingue de Londres en 1588.

Huguetan, ayant vendu suffisamment d'exemplaires et bien dédommagé par son confrère, n'aurait pas inquiété Bonfons pour usurpation de privilège, ce qui aurait pu coûter cher à ce dernier: confiscation et 1000 écus d'amende. Huguetan et Bourcicaud impriment mi-1585, Bonfons fin 1585. Quels tirages, quelles ventes ? Comment savoir, sauf à disposer de leurs livres de comptes ... J'hésite à cause des frais de transit des formes de Lyon à Paris (ou pire à Rouen, d'après la notice de Barbier-Mueller): ce qui est concevable dans la même ville (de Cloquemin à Huguetan par ex. ?) l'est beaucoup moins sur 450 km. Peut-être Bonfons a-t-il fait recomposer à Paris, copiant laborieusement un exemplaire lyonnais, présenté page à page dans le *visorium*¹⁹ piqué dans la *casse* ? Mais venons-en maintenant au projet du livre.



Visorium. revoir la pl.1

« ... **formar con parole son perfetto Cortegiano ...** »

« Je voudrais que le jeu de ce soir fut tel qu'on choisit quelqu'un dans la compagnie, à qui on donnât charge de former en paroles un Courtisan parfait, en spécifiant toutes les conditions et qualités particulières qui sont requises chez celui qui mérite ce nom. Et quand les choses ne sembleront pas convenir, qu'il soit permis à chacun de contredire, comme dans les écoles de philosophie, celui qui soutient les conclusions. » Traduction Alain Pons, Livre I, Ch. XII.

Castiglione met son projet dans la bouche de messire Federico Fregoso²⁰ : il veut décrire, former:

« ... si c'est possible, un Courtisan tel que le Prince qui sera digne d'être servi par lui, encore que son État soit petit, pourra néanmoins se dire un très grand seigneur. » Livre I, Ch. I.

non sous forme d'un traité austère ou d'un recueil d'aphorismes²¹, mais d'un jeu, d'une conversation et même d'une controverse jouée entre jeunes courtisans, hommes et femmes, réunis autour de la Duchesse Elisabetta, dans cette brillante cour d'Urbino qu'il aimait tant et qu'il fréquenta assidûment de 1504 à 1513.

Il commence par en faire un tableau élogieux et par rendre hommage au défunt Duc Federico de Montefeltro (1422-1482), condottiere, humaniste, bibliophile et mécène, le bâtisseur du palais magnifique:

«... le plus beau qui foit/ en toute l'Italie, lequel il/ fournit fi bien de toutes cho-/ses qu'il ne fembloit pas vn/ palais, mais une ville en for-/me de palais²² [...] Apres il fit vne grande def-/pence, pour affempler vn grand/ noble de trefexcellens liures/ Grecs, Latins & Hebreux, lef-/quels il fit orner d'or & d'ar-/gent, estimant que ce fult la fu-/preme excellence de fon grand/ palais. » ['Lyon', pages 6 et 7]

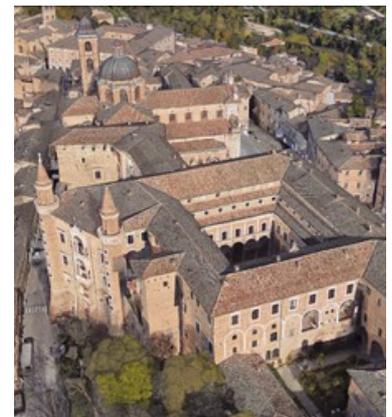
La *biblioteca* du Duc (900 ms.), augmentée par ses suivants, est à la Vaticane, commentée et numérisée. Son *studiolo* aussi est un chef-

d'œuvre de marqueterie. Éborgné à droite vers 1450 en tournoi, il s'était fait couper le haut du nez pour mieux y voir des deux côtés! D'où son fameux profil, ici le diptyque par Piero della Francesca (ca.1470, Les Offices)



Battista Sforza et Federico de Montefeltro

Pour pouvoir rassembler un maximum de participants prestigieux, Castiglione choisit de situer ces soirées, puisqu'il en faudra plusieurs, à partir du lendemain du départ du Pape Jules II, qui vient de faire étape à Urbino, fief pontifical, de retour de Bologne vers Rome: ces quatre longues soirées s'y tiennent donc du 3 au 7 mars 1507. Castiglione lui-même s'en déclare absent, pour ne pas interférer en personne, prenant prétexte de sa mission à Londres (qu'il rappelle au passage) pour recevoir l'Ordre de la Jarretière au nom du Duc Guidubaldo, alors qu'il en était déjà revenu. Ni ses amis Alfonso Ariosto, le dedicataire et censément celui qui a fait la demande initiale (ou même transmis celle de François 1er), et Hippolyte I d'Este, cardinal de Ferrare (1479-1520, cité en exemple élogieux Livre 1, XIV), tous deux ayant lu le manuscrit, ni Raphaël, ne participent. De plus, en 1528, ils sont morts et



19 Avec les brucelles, le [COMPOSTEUR](#), la [GALEE](#) et le typomètre, le [VISORIUM](#) ou visorion est une pièce du petit attirail personnel de l'ouvrier-typographe, le 'saint-jean', du nom du saint patron des imprimeurs Saint Jean Porte-Latine fêté le 6 mai.

20 Lequel vient de remporter le premier jeu de la soirée, à savoir définir le meilleur thème de conversation pour la soirée ! Le sien – celui de Castiglione donc – est applaudi et choisi parmi les autres propositions avancées et argumentées: que chacun dise de quelles vertus et défauts devrait être ornée la personne qu'il aime (Gasparo Pallavicino, le misogynne), que chacun dise de quelle folie il pourrait être atteint ainsi que les autres, en fondant son opinion sur quelque vrai signe et argument (Cesare Gonzaga), que chacun dise pourquoi les femmes haïssent les rats et aiment les serpents (fra Serafino, le bouffon), que chacun dise ce qu'il croit que signifie le S que la duchesse porte sur le front (l'Unico Aretino, qui veut placer son sonnet 'improvisé'), que chacun dise pour quelle cause il voudrait que la personne qu'il aime fut amenée à avoir pour lui du dédain (Ottaviano Fregoso), que chacun dise d'où il voudrait que naisse la cause de ce dédain, ou bien d'elle, ou bien de lui-même, pour savoir ce qui fait le plus souffrir (Pietro Bembo).

21 Comme le fera un siècle plus tard le jésuite aragonais rebelle Baltazar Gracián (1601-1658), notamment dans son triptyque *El Héroe* (1637), *El Discreto* (1646) et *Oráculo manual y arte de prudencia* (1647) formé de 300 aphorismes hautains et concentrés. Voir ses œuvres complètes : *Traitéés politiques, esthétiques, éthiques*, traduits, introduits et annotés par Benito Pelegrin, Seuil 2005. La forme dialoguée était courante à l'époque, reprise de Platon et Cicéron : *Colloquia* d'Erasmus, *Gli Asolani* de Bembo, *Dialoghi* du Tasse, etc.

22 Voir [ici](#) pour une visite du palais. En 1998, [l'UNESCO](#) a inscrit le centre historique d'Urbino sur la liste du Patrimoine Mondial

aussi, comme il le déplore dans sa lettre à de Sylva, d'autres protagonistes cités: Bernardo Dovizi Bibbiena, Julien de Médicis le Magnifique, Ottaviano Fregoso, Cesare Gonzaga, Gasparo Pallavicino, Ludovico Pio, Giovan Romano²³, et surtout, « ce qui ne devrait pas se raconter sans grandes larmes », la Duchesse Elisabetta.

Le lieu, au palais, reste vague; on se rassemble « alla stanza della Signora Duchessa » (Livre 2, V), auprès d'elle et de sa belle-sœur veuve Emilia Pia († 1528), après que le Duc Guidubaldo (1472-1508), malchanceux, perclus, goutteux par hérédité, sans doute syphilitique et impuissant, s'est rapidement retiré dans sa chambre après souper : il est Capitaine Général de l'Église, vaillant, débonnaire, respecté de tous et aimé de son épouse très fidèle, mais sa présence n'est pas souhaitée dans le dispositif narratif, pour laisser le libre champ aux débats, sous la présidence bienveillante mais attentive de la Duchesse. A. Pons, comme la tradition, identifient ce lieu comme la [Sala delle Veglie](#).

« Mais laiffant cela, ie dy que/ la couftume de tous les gentilshommes de la maison estoit,/ de se retirer incontinent après/ foupper deuers Madame la Du-/cheffe, où entre les autres paf-/fetemps, du bal & de la mu-/fique qui estoient ordinaï-/res, estoient propofees de/ belles queftions : aucunesfois/ se faifoient quelques ieux/ d'esprit, au plaisir ores de/ l'un, ores de l'autre, efquels/ fouz voiles diuers, les affi-/stans defcouvroient par alle-/gorie leurs penfées, a qui leur/ plaisoit. » ['Lyon', page 13]

Pour converser, les courtisans sont assis en large cercle, alternant, si possible, hommes et femmes:

« Et l'ordre d'iceux estoit tel/ que auffitoft que l'on estoit ve/nu deuant madame la Duchef/fe, chacun fe mettoit à feoir cō-/me il vouloit, ou comme l'on/ fe rencontroit au parquet :& en/ seant l'on estoit entrelacé, vn/ hōme & vne femme, tant qu'il/ y auoit de femmes, pource que/ le nombre des hommes estoit/ quafi toufiours de beaucoup/ plus grand. » ['Lyon', page 15]

Les femmes, même moins nombreuses et dispensées par la Duchesse d'intervenir, sont bien présentes, traitées avec courtoisie; outre la Duchesse et Madame Emilia Pia, sa « lieutenant », qui mène et relance les débats, sont nommées Costanza Fregoso et Margherita Gonzaga, qui seront invitées à se lever et danser une basse danse (espagnole) et une 'roergaze' (française), « avec une grâce extrême », accompagnées par le musicien Barletta, pour clore le Livre 1, LVI. Tout le Livre troisième sera consacré à la Dame du Palais et aux femmes, avec des exemples édifiants de leurs vertus, tant dans la haute société que dans le petit peuple.

Alors Madame Emilia, « en riant » et en le taquinant, donne la parole au Comte²⁴, le chargeant d'exposer les qualités que doit montrer le Courtisan parfait, ce qu'il fera au long du Livre Premier, en répondant aussi aux objections des uns et des autres. Noblesse de naissance, habilité aux armes et aux exercices du corps, mais aussi de la musique et de la danse, recherche de la grâce, fuite de la « pestifère affectation », choix avisé de la langue approprié²⁵ pour bien parler et bien écrire. Tout cela est passé en revue et discuté, jusqu'à l'arrivée tardive et tumultueuse du très jeune Préfet de Rome, Francesco Maria della Rovere, 16 ans, neveu de Jules II par son père, petit-fils du Duc Federico par sa mère, bientôt duc d'Urbino à la mort prochaine de Guidubaldo qui l'a adopté, revenant avec sa suite du bout de conduite qu'il vient de faire au Pape, tout impatient d'apprendre ce qui s'est dit dans cette société. Il voudrait bien poursuivre la soirée, mais la suite du jeu est reportée au lendemain, Madame Emilia chargeant Federico Fregoso « d'exposer de quelle manière et en quel temps le Courtisan doit se servir des bonnes qualités qui sont en lui ».



Guidubaldo (?), par Timoteo Viti, ca. 1504, Palazzo Ducale, Urbino



Francesco-Maria della Rovere (?) par Raphaël (?), ca. 1504, Palazzo Pitti

23 Pietro Bembo, dans ses *Prose della volgar lingua* de 1525, reprend certains de ces participants: Le Magnifique, Federico Fregoso, Ercole Strozza. G. Alonge affirme que « le choix des interlocuteurs de la part de Bembo ou de Castiglione dépend donc, avant tout, de raisons politiques et diplomatiques et relève d'ambitions de carrière personnelle, et non seulement de liens d'amitié. Un choix qui s'inscrit dans la logique d'une trajectoire collective dans la cour d'Urbino représente pour ces hommes ambitieux un tremplin vers la Rome des papes Jules II et Léon X » in *Biographie et autobiographie dans Le Livre du Courtisan de Baldassare Castiglione* (2019). L'auteur apporte des précisions sur le rapport entre les personnages du livre en 1507 et leurs modèles réels, en évitant d'ailleurs les anachronismes, l'évolution de l'élaboration et la rédaction dans le temps long avec celle du contexte historique bouleversé par les guerres d'Italie et l'écroulement des petits états, l'opposition du Castiglione des dernières années avec ses personnages de'il y a 20 ans, son refuge final dans un passé mythifié et conservateur.

24 [Lodovico Canossa](#) (Vérone, 1476-1532) est un ami de Castiglione et de Raphaël et un diplomate important. Évêque de Tricarico en 1511, légat de Léon X en France, il négocie le mariage de Marie Tudor, jeune sœur d'Henri VIII, avec Louis XII (qui la laissera veuve sans enfant au bout de 3 mois), puis à la demande du pape, François Ier lui accorde l'évêché de Bayeux de 1516 à 1531. Il cherche vainement à y attirer Erasme 'le Prince des humanistes' avec qui il était en correspondance, puis est chargé d'ambassade à Venise en 1526. C'est lui que Castiglione, depuis Tolède, charge de superviser sur place l'EO aldine de 1528, avec Valier, Ramusio, Flaminio, Tiraboschi (son fondé de pouvoir à Casatico). Il obtient le privilège et fait relier des exemplaires de luxe pour Clément VII et François Ier. En mai 1528, il accompagne les derniers instants de Madame Emilia, qui préfère discuter avec lui du *Courtisan*, plutôt que recevoir les derniers sacrements.



25 Avec une dispute animée que Madame Emilia finira par trouver « désormais trop longue et ennuyeuse » au Ch. XXXIX entre le Comte, tenant (comme Castiglione) de l'emploi d'une langue modernisée et ouverte aux emprunts aux langues étrangères et Federico et le vieux Morello, tenants de l'emploi strict du toscan ancien illustré par Pétrarque et Boccace.

Le Livre Deuxième commence par un long développement inattendu où Castiglione lui-même, utilisant le 'je', s'étonne de la propension des vieillards à louer les temps (et les cours) passés et à blâmer le présent. Il en prend le contre-pied et loue lui-même « les cours de notre temps pas moins dignes de louanges que celles qui sont louées par les vieillards », à l'image de celle d'Urbino où se tenaient les propos sur le Courtisan permettant de comprendre « ... qui étaient ce Prince et cette Dame au service de qui se trouvaient tant de nobles esprits et combien pouvaient se dire heureux tous ceux qui vivaient dans cette compagnie ». Dans ce discours « pas totalement hors de propos », dit-il, et dans cette boucle temporelle où l'on ne sait où se trouve « notre temps », se place-t-il en 1507 ou en 1528 ? Est-ce le discours que le Castiglione de 1507 adresse au 'vieillard' de 1528, désespéré par la mort de sa femme et de beaucoup d'amis, par le sac de Rome (mai 1527-février 1528) et le désaveu provisoire de Clément VII, et qui va mourir dans quelques mois, loin de son pays ? N'est ce pas une tentative nostalgique de refuge dans un passé embelli, dont *Le Livre du Courtisan* est le monument ?

Puis les courtisans, après toute une journée passée à essayer de répondre aux questions pressantes du Préfet²⁶ et à se remémorer ce qui a été dit la soirée précédente, et un souper vite expédié, se précipitent « plus tôt que de coutume » chez la Duchesse pour reprendre le jeu, confié la veille à Federico Fregoso²⁷. L'Unico commence par affirmer qu'il suffit au Courtisan de faire preuve « de bon jugement » pour bien utiliser ses qualités, ce à quoi Federico Fregoso rétorque que ce n'est pas si simple.

Il disserte alors longuement sur la prudence, la discrétion, l'adéquation aux circonstances, sur « l'honnête médiocrité » (le juste milieu), sur la question, cruciale pour eux, de l'obéissance stricte ou non aux directives du seigneur posée par Gasparo (Ch. XXIV), puis sur les vêtements et la mode, qui n'est plus jugée italienne et est devenue signe de servitude, la manière de converser, les jeux de carte et d'échecs (pour quoi la perfection demande un trop grand travail au détriment d'autres activités et donc « la médiocrité est plus louable que l'excellence »), pour en arriver, à la demande du Préfet, à l'usage des facéties, charge que Madame Emilia impose à Bernardo Bibbiena²⁸, après que Federico se fût déclaré inapte (comme le font chaque fois les orateurs qu'elle sollicite) et fatigué. Il s'ensuit un petit traité du rire, de ses modalités, ressorts et sortes, l'histoire drôle, le bon mot, la plaisanterie ou le bon tour (*burla*), dialogué entre les courtisans et émaillé d'exemples plaisants, dont une variante prémonitoire des trous du sapeur Camember de Christophe (*Les Facéties du sapeur Camember* 1890-1896) pendant les grands travaux du Duc Federico pour son palais, avec un abbé dans le rôle du sergent Bitur (Ch. LI), ou bien *Les Paroles dégelées* sur les rives du fleuve Boristhène (le Dniepr, Ch LV), et tout un florilège de bons mots prononcés par des rois (Louis XII: « le roi de France n'a pas à venger les injures faites au duc d'Orléans » Ch. LXV), des princes ou des gentilshommes connus de nos courtisans, illustrant les divers procédés distingués et énumérés par Bibbiena; ainsi Raphaël répondant à deux cardinaux critiquant son tableau: «Messeigneurs ne vous étonnez point, car je les ai faits ainsi tout exprès, parce qu'il est à croire que Saint Pierre et Saint Paul sont aussi rouges au ciel que vous les voyez ici, de honte que l'Église soit gouvernée par de telles gens que vous.»²⁹ (Ch. LXXVI). Après avoir conclu que le Courtisan, dans ses mots et plaisanteries doit tenir compte du moment, des personnes, de son rang, n'en user pas trop souvent,



- Sergent! réitère Camember, ... ouisque j'vas la mettre celle-ci? - S'pèce de double mulet cornu! m'ferez quatre jours pour n'avoir pas creusé le deuxième trou assez grand pour pouvoir y mettre sa terre avec celle du premier trou. -

26 [Francesco-Maria della Rovere](#). (1490-1538). Bien que très jeune alors, il n'hésite pas, quelques mois plus tard, à assassiner de ses mains, dans un guet-apens ourdi avec des spadassins, l'amant de sa sœur veuve Maria, pourtant un favori de Guidubaldo, et une servante. «Un dispiacevol caso», écrit Castiglione dans une lettre du 12 novembre 1507; ce ne sont certes pas les préceptes du *Livre du Courtisan*. Malgré le scandale, la cour, comme feront les biographes, préfère oublier rapidement et à la mort de Guidubaldo en avril 1508, il lui succède comme prévu et est nommé général de l'armée papale. Et Castiglione le suit dans ses campagnes militaires.

27 [Federico Fregoso](#) (Gênes ca. 1480-Gubbio 1541) est le fils d'Agostino, capitaine général de la République de Gênes et de Gentile, fille naturelle du Duc Federico d'Urbino. La famille se réfugie à Urbino à la mort du père en prison en 1487. Orienté vers la carrière ecclésiastique, il est nommé archevêque de Salerne en mai 1507 sur intervention de Guidubaldo, puis sera créé cardinal en 1539.

28 [Bernardo Dovizi](#), dit Bibbiena (1470-1520). Très jeune il est apprécié comme diplomate au service des Médicis, dans le contexte des guerres d'Italie de Charles VIII. Il se fixe à Rome en 1504, où il fait la connaissance de Pietro Bembo, avec qui se construit une relation de complicité affectueuse et d'intérêt et par qui il établit de nombreuses relations diplomatiques et mondaines avec la cour d'Urbino, où il séjourne plusieurs fois. Sa plus grande réussite diplomatique est l'élection en 1513 du Pape Léon X (Jean de Médicis) qui en retour, outre l'octroi de diverses charges et abbayes, le crée cardinal de Santa Maria in Portico la même année et le prend comme secrétaire. Il fait décorer sa *stufeta* (bains) par Raphaël dans un style antique selon le programme mythologique qu'il a conçu. Il écrit le *Sommario*, sorte de manuel du diplomate, en même temps que Castiglione son *Courtisan*. Son œuvre majeure est la comédie pleine de facéties et jeux de mots *La Calandria*, représentée d'abord à Urbino au carnaval 1513, avec participation théâtrale de Castiglione auquel fut aussi attribué le prologue. Bibbiena était tout désigné pour traiter du rire et des plaisanteries.

29 Les cardinaux *en prennent pour leur grade* ! Ainsi don Giovanni de Cardona dit de quelqu'un qui veut quitter Rome: « A mon avis, cet homme n'a pas bien réfléchi, car il est si scélérat qu'en demeurant encore à Rome, avec le temps il pourrait devenir cardinal. »; et un autre s'adressant à un pendu: « Bienheureux es-tu, toi qui n'as pas affaire au cardinal de Pavie! » (Ch LXXII)

se garder d'être acerbe ou mordant au point de passer pour méchant en blessant sans raison ou par haine, les personnes trop puissantes (imprudence) ou trop malheureuses (cruauté), ou trop scélérates (vanité), il passe alors au 'bon tour,' « amicale tromperie en des matières qui n'offensent pas, ou à tout le moins, peu », avec pour premier exemple, sans les nommer, un bon tour joué à la Duchesse et Madame Emilia, puis d'autres plus picaresques, dont *L'Écolier de Padoue et le Paysan*. Il conclut que ces farces doivent éviter la bouffonnerie, la filouterie, la cruauté, et rester respectueuses envers les femmes. Le misogynne Gasparo réagit immédiatement: « Pourquoi voulez-vous que les hommes aient plus de respect pour les femmes, que les femmes pour les hommes ? » (Ch. XC), bientôt appuyé par Ottaviano et Frigio, et s'ensuit un débat général dans lequel Gasparo, remarquant que les dames présentes ne réagissant pas, « ne se soucient pas qu'on dise du mal d'elles pourvu qu'on ne mette pas en cause leur honnêteté », se voit, sur un signe de la Duchesse, environné de dames rieuses mais ulcérées « comme pour le battre et lui faire comme les Bacchantes avaient fait d'Orphée. » (Ch. XCVI). Puisqu'il est tard, la Duchesse décide de confier à Julien le Magnifique, pour le lendemain, la défense des femmes contre Gasparo, en commençant au préalable par former une *dama di palazzo*, Dame du Palais avec toutes ses perfections, à l'instar du Parfait Courtisan.

Le Livre Troisième s'ouvre sur une adresse à Alfonso Ariosto lui faisant juger de la haute qualité de la cour d'Urbino d'après la qualité de ses jeux qu'il rapporte, de même que Pythagore trouva la mesure du corps d'Hercule en comparant la taille du stade d'Elide réputé mesuré d'après le pied du demi-dieu avec celle des autres stades un peu plus petits bien qu'égaux en nombre de pieds ! Puis « à l'heure habituelle, dans le lieu accoutumé », la Duchesse passe la parole au Magnifique³⁰, interrompant Federico qui voulait poursuivre sur les ordres de chevalerie et les cours étrangères jusqu'à la Turquie et la Perse ! La partie est serrée avec Gasparo (soutenu par Ottaviano), qui continue de proférer des énormités: « les femmes sont des animaux imparfaits; quand une femme naît, c'est une erreur de la nature; je ne voudrais pas que nous entrions dans de telles subtilités, parce que ces dames ne nous comprendront pas; dans un tel acte, la femme reçoit de l'homme la perfection et l'homme, de la femme, l'imperfection; comment vous pourrez nier que l'homme, par ses qualités naturelles, ne soit plus parfait que la femme, qui est froide de complexion, et l'homme chaud » etc. Le Magnifique, pour sa part, énumère les qualités jugées



Giuliano II de Medici, copie d'après le tableau perdu de Raphaël. Met.N.Y.

nécessaires, certaines proches de celles du Courtisan, en les adaptant à la condition féminine et la vie de cour, ce qui finit par les faire ressembler à celles d'une *geisha* expérimentée: bonne conversation, façons calmes et modestes, vivacité d'esprit sans grossièreté, bonté, tolérance, connaissance de nombreuses choses, lettres, musique, peinture, adaptation à l'interlocuteur, exercices du corps qui conviennent aux femmes, etc. au point que Cesare précise qu'il a quand même vu des femmes « jouer à la balle, manier des armes, monter à cheval, aller à la chasse ... ». Et pourquoi, raille Gasparo, avec toutes ces qualités, ne pas vouloir aussi « qu'elles gouvernent les cités, qu'elles fassent les lois et conduisent les armées et que les hommes se tiennent à la cuisine à filer »? Mais le Magnifique veut « former une Dame de Palais et non une reine. ». La dispute, tendue malgré les rires, se poursuit jusqu'au Ch. XXII où commencent les exemples, d'abord tirés de l'Antiquité par de brèves allusions, de sorte que Madame Margherita lui demande de les développer davantage. Interrompu par Gasparo, il rapporte l'antique coutume de Marseille « qui était de garder publiquement un poison mêlé de ciguë, que l'on permettait de prendre à quiconque pouvait prouver au Sénat qu'il devait s'ôter la vie ... », appliquée à soi avec sagesse et fermeté par une femme ; sur quoi Gasparo dit avoir lu qu'un mari aima « mieux boire le poison [...] que les paroles de sa femme » ! Vient alors *La pitoyable histoire de Camma*, belle jeune femme dont le tyran amoureux fait tuer le mari avant de la demander en mariage, ce qu'elle finit par accepter; mais le jour de la noce, elle partage avec lui une coupe d'un breuvage qu'elle a empoisonné, et meurt après lui en invoquant son époux. Frigio réplique que de telles femmes n'existent plus. Le Magnifique reprend avec des exemples tirés de l'antiquité : Diotime, Aspasia, Sapho, Roma la troyenne qui brûla les vaisseaux fugitifs accostés au Latium, les

30 [Giuliano II de Medici](#) (1479-1516). Dernier fils de Laurent le Magnifique et frère de Léon X. Chassé de Florence avec ses deux frères par la révolte de 1494, il n'y rentrera qu'en 1512, pour la diriger quelques mois. Il épouse en 1515 à contrecœur, pour raisons politiques, Philiberte de Savoie, tante de François 1er qui le fait duc de Nemours. Pendant son exil, il séjourne beaucoup à Urbino d'où vient, parmi ses maîtresses, Pacifica Brandani, morte en donnant naissance à Hippolyte (1511-1535). Reconnu en 1513, cardinal en 1529, archevêque d'Avignon, il est peut-être le destinataire réel de *La Joconde*, portrait d'une mère commandée pour son unique fils par Julien (qui ne le paya pas entièrement), d'après la thèse soutenue, contre la *doxa* établie par Vasari dès 1550, par Roberto Zapperi in *Monna Lisa addio. La vera storia della gioconda* (2012); l'arrière-plan contiendrait des [vues compressées de la région d'Urbino](#). Fondé sur l'interprétation d'une courte note du secrétaire du cardinal d'Aragon visitant Léonard de Vinci au Clos-Lucé en 1517, tout ceci est fragile; il reste que Julien, loué dans *Le Courtisan* comme protecteur des dames, collectionnait surtout les maîtresses ou faisait peut-être même bien pire.

sabines séparant leurs pères et frères et leurs maris. Gasparo rappelle froidement qu'une sabine trahit Rome et faillit causer la perte du Capitole, et ajoute [justement] que ces histoires sont tellement éloignées qu'« il n'y a personne qui puisse les démentir. » Encouragé par Madame Emilia, Le Magnifique poursuit son énumération: les femmes de Chio, de Sparte, les sagontines, les reines Amalasueta, Theodilinda, Theodora, la comtesse Matilda, les femmes issues des familles Montefeltro, Gonzaga (on pense sans la nommer à Elisabetta), Este, Pio, et encore Anne de Bretagne, Margherita de Habsbourg, jusqu'à un portrait très élogieux d'Isabelle de Castille (1451-1504), sans citer ses liens avec l'Inquisition, ni l'expulsion des juifs (1492) et des musulmans (1502), ni le fait qu'elle est la grand-mère de Charles-Quint par sa fille Jeanne³¹. Après l'énumération d'autres princesses contemporaines, Cesare Gonzaga prend le relais (Ch. XL), pour un long débat sur la continence des femmes comparée à celle des hommes et de nombreux exemples de vertu dont, après une charge violente contre les brigands, les prélats corrompus, les juristes falsificateurs, les médecins empoisonneurs et les hommes parjures, celui de la petite paysanne de Gazuelo qui, violée par un fermier, se jette dans la rivière, s'y laisse entraîner et refuse de saisir la corde que lui lance sa sœur (Ch. XLVII), mais aussi celui de la Duchesse « qui vécut quinze ans avec son mari comme une veuve », refusa toujours de divorcer, même s'il rentrait dans les ordres comme il le proposait, et l'accompagna toujours dans ses tribulations. La Duchesse lui ordonne de parler d'autre chose. Puis à la demande de Federico, Le Magnifique entreprend de dire comment une dame doit réagir aux avances amoureuses, distinguer celui qui aime vraiment et celui qui feint et qui se contente de tenir des propos amoureux ; il énonce sa « règle générale en peu de mots » :

« Je veux que ma dame de palais ne semble pas, avec ses manières déshonnêtes, s'offrir en quelque sorte à qui la veut, et chercher à captiver, autant qu'elle le peut, les yeux et la volonté de ceux qui la regardent, mais que, par ses mérites et ses façons vertueuses, par sa beauté digne et sa grâce, elle suscite dans le cœur de celui qui la voit l'amour véritable qui est dû à toutes les choses aimables, et le respect qui ôte toujours l'espérance à celui qui pense à une chose déshonnête. Celui donc qui sera aimé d'une telle dame, devra raisonnablement se contenter du moindre signe qu'on pourra lui faire, et estimer davantage un seul regard venant d'elle, s'il est accompagné d'un sentiment, que d'être totalement le maître d'une autre. » Ch.LVII.

Après que les courtisans en eurent débattu, l'Unico suggère de plutôt parler d'apprendre au Courtisan à se faire aimer, et s'attire une longue et vigoureuse répartie de Madame Emilia :

« J'estime donc que celui qui veut être aimé doit aimer et être aimable, et que ces deux choses suffisent pour acquérir la faveur des femmes. [...] Mais vos perpétuelles lamentations et accusations envers les femmes que vous avez servies [...] sont un moyen secret pour cacher les faveurs, les contentements et les plaisirs que vous avez obtenus en amour, et pour assurer aux femmes qui vous aiment, et qui se sont données à vous, que vous ne publierez pas leur nom. », Ch. LXII.

Le Magnifique fait un bel éloge des échanges de regards : « les yeux décochent leurs flèches », puis disserte avec les autres du secret en amour, suivi par Gasparo sur la cruauté des femmes. Ottaviano, soupçonné d'avoir « voulu diminuer les louanges de la Dame du Palais » pour qu'elle ne soit pas l'égale du Courtisan, plutôt que de lui ajouter d'autres perfections, est chargé par la Duchesse de le faire le lendemain soir.



Emilia Pia par Raphaël
ca.1505 Baltimore Museum
of Art

Le Livre quatrième débute par un rappel mélancolique de la mort de Gasparo Pallavicino, Cesare Gonzaga et Roberto de Bari, auxquels Castiglione rend un hommage appuyé (y.c. à Gasparo, malgré le mauvais rôle qu'il lui fait jouer) et des promotions à des hauts postes d'autres participants, suivi de l'éloge d'Eleonara Gonzaga, la nouvelle Duchesse (après la mort d'Elisabetta), épouse du Duc d'Urbino Francesco-Maria. Toute la journée Ottaviano³² a été invisible, le soir il est en retard et la compagnie se met à danser, jusqu'à son arrivée inattendue.

31 Jeanne de Castille dite Jeanne la Folle (1479-1555), voir *Le Cardinal d'Espagne* de Henry de Montherlant (1960). Castiglione veut glorifier la grand-mère de Charles-Quint auprès de qui il est nonce, sans évoquer le fait que celui-ci maintient sa propre mère en détention. L'hommage à Isabelle est aussi diplomatiquement appuyé que celui à Monseigneur d'Angoulême (L1, XLII), le jeune François, 13 ans en 1507, dont on sait en 1528 qu'il est Roi de France depuis 1515, rival de Charles-Quint et qu'il a, comme 'prophétisé', développé les lettres et les arts en France. Et le propos de Castiglione, initialement limité à la cour d'Urbino, s'étend à l'Europe entière, Espagnols et Français n'étant plus considérés comme des barbares, comme le souligne Valeria Allaire in [La figure du Courtisan chez Baldassar Castiglione: l'homme de pensée entre vertus et intérêts personnels à l'époque de la Renaissance](#) (2013).

32 [Ottaviano Fregoso](#) (1470-1524), l'aîné de Federico, Costanza, Bettina et Caterina, réfugiés à Urbino en 1487. En 1496, il est en mission diplomatique auprès de Charles VIII. En 1502, il défend bravement la forteresse de San Leo près d'Urbino contre les assauts de César Borgia qui a fait prisonnier Guidubaldo. Il participe à de nombreux combats entre les ligues d'états italiens ou contre les français; après de nombreuses péripéties, il reconquiert Gênes et est élu Doge en 1513, jusqu'en 1515, où il se rallie à François 1er et reste gouverneur de Gênes, jusqu'à sa prise par les Impériaux en 1522. Il est alors emprisonné à Ischia où il meurt de mauvais traitements en 1524, malgré les interventions de Castiglione pour le faire libérer. Il laisse un fils naturel, Aurelio, héritier de son fief de Sant'Agata Feltria à environ 40 km d'Urbino. Alcionio, Sadoletto, Bembo, ont fait son éloge comme amoureux des lettres, des sciences et des arts. Machiavel et Guichardin ont souligné ses compétences gouvernementales hors du commun et son courage politique pour diriger une ville secouée par la haine partisane ancestrale. Prince magnanime, il était naturel que Castiglione expose par son truchement sa conception du bon Prince instruit par le Parfait Courtisan.



Portrait dans le théâtre
[Angelo Mariani](#) de
Sant'Agata Feltria

Il commence alors un discours médité et organisé (Ch IV – X) sur la fin du Courtisan, qui est double: d'abord gagner la confiance du Prince par l'exercice de toutes les qualités précédemment attribuées, ce qui est « la fleur de la courtoisie », au point de pouvoir lui dire la vérité, et ensuite « le détourner de toute intention mauvaise et le conduire sur le chemin de la vertu », ce qui est « le véritable fruit » de la courtoisie.

Gasparo conteste que les vertus puissent s'enseigner aux Princes ; elles sont données « par la nature et Dieu à ceux-là qui les possèdent » ; les arguments s'échangent avec Bembo contestant « que l'ignorance soit la mère de tous les maux », avec Le Magnifique et Cesare sur la nature de la continence, vertu imparfaite mêlée d'affection, et la tempérance libre de tout trouble, avec Gasparo encore et Bembo sur le meilleur gouvernement : un bon Prince ou une bonne République ? (Ch. XIX-XXV). Ottaviano opte pour le premier, bien 'institué' ou instruit par le Courtisan:

« C'est pourquoi le Prince doit non seulement être bon, mais aussi rendre les autres bons, comme l'équerre dont se servent les architectes, qui non seulement est droite et juste en soi, mais aussi redresse et rend justes les choses qu'elle approche. » Ch. XXIII

De là, on en vient, par des transitions toujours bien menées et les relances de Gasparo et de la Duchesse, à la guerre et la paix qui en est la fin, aux vertus utiles dans les deux situations, à la bonne éducation du Prince, d'abord à partir de l'habitude puis par l'intelligence, et on passe vite sur les soins du corps et l'éducation des enfants, pour en arriver aux questions de gouvernement de la principauté. Ottaviano recommande que le Prince s'entoure d'un conseil de nobles, mais aussi d'un conseil populaire, conjuguant ainsi les trois modes de gouvernement que sont la royauté, l'aristocratie et le gouvernement populaire (Ch. XXXI), puis disserte sur les qualités du Prince : la justice, une religiosité sans superstition, l'amour de ses sujets, un gouvernement bon et tempéré les dirigeant vers le bien et le bonheur (Ch. XXXII-XXXV). Tout le monde est très attentif à ce discours, que Cesare Gonzaga oriente alors vers les grandes actions et la gloire des grands princes de l'antiquité. Au Ch. XXXVIII, Castiglione insère encore un éloge rétrospectivement prophétique de François d'Angoulême, Henry, prince de Galles et Don Carlos qui deviendront [sont devenus] François 1er, Henry VIII et Charles-Quint, « de tels princes aussi divins sont envoyés par Dieu sur la terre ... », montrant que son modèle est bien en réalité la monarchie absolue, avant d'insister sur « la prudence qui est la compagne nécessaire de toutes les vertus qui, parce qu'elles se trouvent dans le juste milieu, sont proches des deux extrêmes, qui sont des vices. » (Ch. XL). Puis Ottaviano ne peut s'empêcher de placer une pique contre les femmes, que Bibbiena relève en riant, et Ottaviano, riant aussi, veut arrêter son propos, mais Le Magnifique le relance en lui reprochant d'avoir mis le Courtisan au dessus du Prince et de lui avoir fixé une fin quasiment impossible à atteindre. Ottaviano répond en tirant ses exemples prestigieux de l'antiquité, au point que Gasparo conclut (Ch. XLVIII) :

« Je ne m'attendais pas à ce que notre Courtisan reçut tant d'honneurs ; mais puisque Aristote et Platon sont ses camarades [*ma poiché Aristotile e Platone son suoi compagni*], je pense que plus personne ne doit dédaigner ce nom. »

Puis il dévie la conversation vers un tout autre sujet, l'amour. Ce Courtisan 'instituteur' si sage doit être vieux, peut-il être amoureux et comment ? Ce nouveau thème est confié par la Duchesse et Madame Emilia à Pietro Bembo³³, jugé très compétent dans ce domaine (Ch. LI-LXX). Cela le conduira dans une ascension par paliers successifs, de l'amour sensuel dont les méfaits et dangers sont plus grands chez les jeunes, à l'amour plus rationnel des vieux, jugé plus heureux, en passant par la contemplation rationnelle d'une beauté particulière simple et pure rendant l'amour plus noble et plus sûr, d'où il faut s'élever à la contemplation néo-platonicienne d'une beauté/bonté universelle abstraite, puis, toujours ascendant, par la contemplation de l'âme elle-même et de la beauté angélique, pour atteindre le bonheur suprême, la beauté divine. Et Bembo, quasi en transe, termine par un hymne et une prière à l'« Amour très saint » et une invocation à Dieu. Madame Emilia le secoue un peu par un pan de son vêtement pour le réveiller. Gasparo conteste que les femmes puissent monter la route qui conduit à ce bonheur, ce que réfute Le Magnifique par plusieurs exemples.



Pietro Bembo (?) par Giovanni Bellini, ca.1505, Hampton Courts, Collections royales. L'identification est très plausible et on retrouve le long nez pointu du portrait du cardinal Bembo par Titien, ca. 1539, Washington.

33 [Pietro Bembo](#) (1470-1547). Patricien vénitien, c'est l'un des humanistes les plus influents de l'époque. Après sa passion pour Maria Savorgnan, il entretient en 1503 une brève relation amoureuse épistolaire (« les plus jolies lettres d'amour du monde » pour Byron) avec l'épouse d'Alphonse d'Este, Lucrezia Borgia, à qui il dédiera *Gli Asolani* ; ce triptyque subtilement construit, écrit entre 1497 et 1502, dialogue poétique sur l'amour entre jeunes nobles, 3 hommes et 3 femmes, dans le jardin de la reine de Chypre Caterina Cornaro à Asolo, est imprimé en 1505 par son ami Alde Manuce; selon la tradition Bembo aurait donné à Alde une monnaie romaine de sa collection avec l'ancre et le dauphin qui deviendra la marque de l'imprimeur. Il est aussi membre de l'Académie Aldine, théoricien de la littérature en 'langue vulgaire', grand connaisseur de Platon, Cicéron et Virgile, traducteur, hôte de la cour d'Urbino de 1506 à 1511, collectionneur, conseiller de Léon X, chevalier de Malte (portrait par Cranach), historiographe (en latin) et bibliothécaire de la République de Venise, cardinal (puis prêtre) à 69 ans, et papabile. Il meurt à 77 ans des suites d'un accident de cheval, laissant une œuvre variée et trois enfants de sa compagne durant 22 ans, Ambrogina Faustina Morosina della Torre († 1535).

« *Ma che cosa sia questo riso, e dove stia, [...] lasciaro disputare a Democrito, ...* »

« Mais pour savoir ce qu'est ce rire, où il se tient, et de quelles manières parfois il occupe les veines, les yeux, la bouche et les flancs, et semble vouloir nous faire éclater, tant et si bien que malgré tous nos efforts, il n'est pas possible de le retenir, je laisserai le soin d'en discuter à Démocrite, qui, d'ailleurs, même s'il promettait de le faire, n'y parviendrait pas. » L.2, XLV ; 'Lyon' page 257

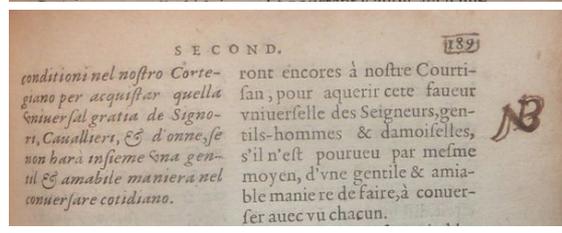
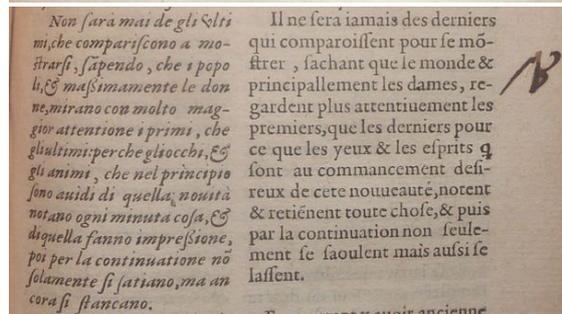
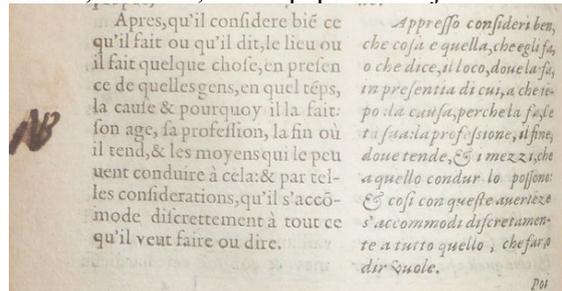
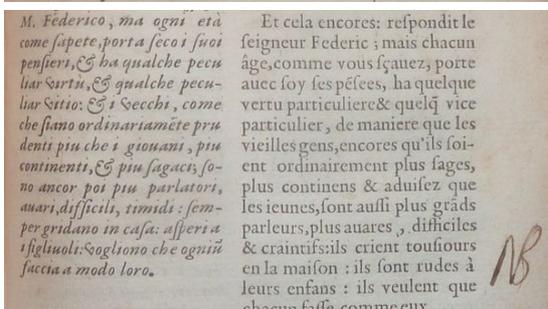
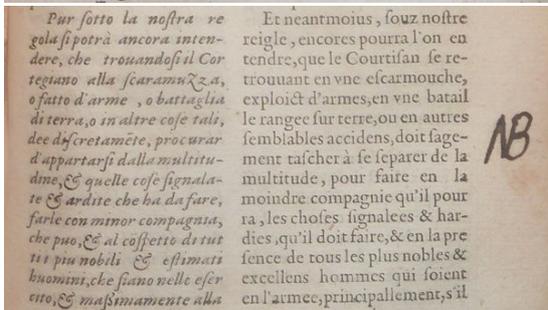
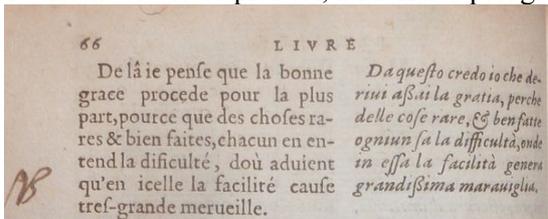
Bernardo Bibbiena et Castiglione reprennent ainsi la formulation de Cicéron, De Oratore, II, LVIII, avant de délivrer leur court traité dialogué et illustré d'exemples et travaux pratiques. Le rire est omniprésent dans *Le Livre du Courtisan*, soit collectif, tout le monde ou seulement les dames, et alors il s'agit d'une franche hilarité suscitée par un bon mot ou une bonne histoire surtout au L.2, soit individuel, et alors il paraît un peu plus ambigu, rire diplomatique, rire de défense ou d'attaque voilée, ironie, moquerie. Castiglione attribue le premier rire à la Duchesse (L.1, VI), le dernier à Emilia (L.4, LXXII), et aussi le dernier mot. Voici leur relevé au fil de ma lecture, enregistrée pour une association d'aide aux aveugles. Ce sont bien sûr les orateurs principaux qui sont amenés à rire le plus : le Comte Ludovico au L.1, Federico Fregoso et Bernardo Bibbiena au L.2, Julien le Magnifique et Gasparo Pallavicino au L.3, Ottaviano Fregoso et Pietro Bembo au L.4. La Duchesse et Madame Emilia sont plus régulières, et le Préfet, malgré son jeune âge, peut-être à cause de lui, est peu rieur !

Durée du livre	soirée hors introduction	RIEURS	Tout le monde	Toutes les dames	La Duchesse	Madame Emilia	Le Préfet de Rome	Julien le Magnifique	Le Comte Ludovico	Federico Fregoso	Ottaviano Fregoso	Gasparo Pallavicino	Bernardo Bibbiena	Cesare Gonzaga	Pietro Bembo	Divers autres	TOTAL
3h44	3h20 + danses	L.1	4		2	3			4		1		1	1		2	18
5h04	4h47	L.2	7	2	2	2	1	1		6	1	2	7		1		32
3h25	3h21	L.3	2	1	2	2		11	2	1	4	6		3		3	37
3h54	danses + 3h47	L.4	1		1	2		1	1		8*		1	1	5		21
		TOTAL	14	3	7	9	1	13	7	7	14	8	9	5	6	5	108

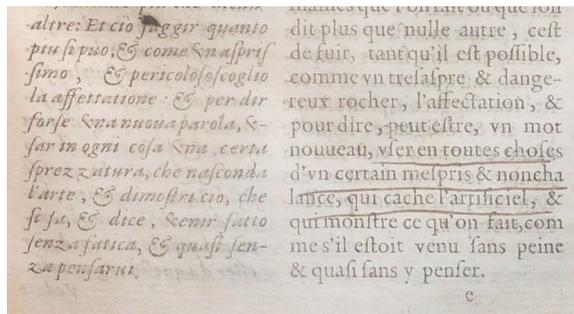
* dont un est un simple sourire : « Seigneur Gasparo », dit alors le Seigneur Ottaviano avec un sourire, « vous voudriez peut-être donc que les hommes soient si malheureux et de jugement si pervers [...] qu'avec la même industrie ils ne puissent ou ne veuillent [...] rendre, à force de soins et d'étude, leur esprit meilleur ? » (L.4, XII)

Marginalia.

Outre le soulignement page 65, mon exemplaire présente 6 notes marginales à l'encre vieillie, pages 66, 168, 169, 171, 185 et 189. Il s'agit des lettres N et B enlacées, sans doute la marque de *nota bene* pour signaler le paragraphe en regard. Le mot *nota bene* n'est apparu qu'en 1755 (A. Rey). Qu'est-ce qui a pu inciter ce lecteur, du XVIIIème siècle au plus tôt, à noter ces paragraphes et eux seuls, à l'encre, sur ce papier de déjà 2 siècles ?

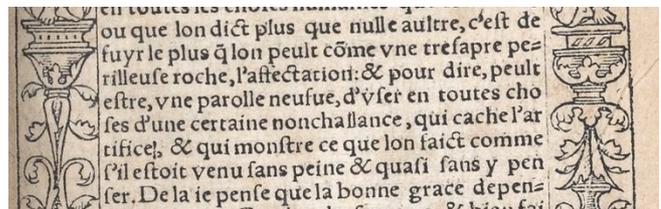
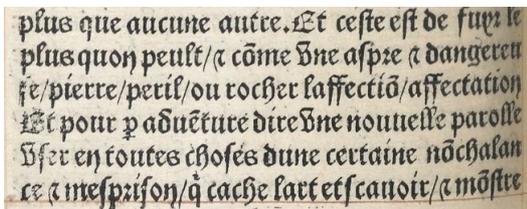


« *Et cio fuggir quanto piu si puo & come un asprissimo et pericoloso scoglio la affettatione & per dir forse una nuova parola, se far in ogni cosa una certa sprezzatura, che nasconda l'arte ...* »



C'est au Livre premier, Ch.XXVI des éditions modernes, page 65 de mon exemplaire où la phrase de traduction est soulignée par une main inconnue – est-ce la même que pour les *nota bene* ? – que Castiglione introduit son concept central et novateur sous forme d'*una nuova parola*, un néologisme, *sprezzatura*, à partir de *sprezzare* : mépriser, dédaigner. Chappuys le traduit par « mépris et nonchalance ».

Colin est embarrassé dans sa première traduction: « nonchalance & mesprison/ qⁱ cache l'art et scavoir » ; il propose d'ailleurs plusieurs options pour d'autres mots : « pierre/peril/ou rocher », « affectio/affectation »
Le même Colin ne garde que « nonchalance » dans la version ③ et la version ④ revue par Saint Gelais



L'abbé Duhamel traduit encore plus simplement par « dédain » dans ⑩

c'est d'éviter dans toutes les actions, comme un dangereux écueil, l'affectation, mais usant au contraire d'un certain dédain qui cache l'artifice, & qui fait paroître, qu'on fait les choses, sans presque y penser.

Hobby utilise « disgracing », « dégoût ? » dans ⑪ et « recklessness » dans [l'EO de 1661](#) et Boscán, après des périphrases et des excuses avance « desprecio ó descuido », « mépris ou insouciance/négligence » dans ⑫.

above all other. And that is to eschew as much as a man may, and as a sharpe and dangerous rocke, too much curiosnesse, and (to speake a new word) to be in euery thing a certayne disgracing to couer arte withhall, and seeme whatsoeuer he doth and saith, to doe it without paine, and (as it were) not minding it.

belongyng to man in twoorde or deede above all other. And that is to eschew as much as a man may, & as a sharpe and dangerous rocke, Affectation or curiosnesse (to speake a new word) to be in euery thynge a certayne Recklesnesse, to couer art withhall, & seeme whatsoeuer he doth & sayeth to do it without paine, & (as it were) not minding it. And of this

La présentation de morceaux choisie de l'EO de 1661 de la traduction de Hobby par [University of Cambridge](#) est superbe; elle montre ici de curieuses modifications typographiques, comme si l'EO était postérieure à l'édition trilingue de 1588 ci-contre à gauche ! Plus loin cependant, elle se trompe en attribuant à Colin au lieu de Chappuys la version française de la trilingue.

manas que se hagan ó se digan; y es huir quanto sea posible el vicio que de los latinos es llamado afetacion; nosotros, aunque en esto no tenemos vocablo proprio, podremos llamarle curiosidad ó demasiada diligencia y codicia de parecer mejor que todos. Esta tacha es aquella que suele ser odiosa á todo el mundo, de la cual nos hemos de guardar con todas nuestras fuerzas, usando en toda cosa un cierto desprecio ó descuido, con el cual se encubra el arte y se muestre, que, todo lo que se hace y se dice, se viene hecho de suyo sin fatiga y casi sin habello pensado.

Clerke dans ⑬ en latin propose le néologisme « negligenter » en opposition au « diligenter » précédent (scrupuleusement, consciencieusement), complété par « dissolute » (« comme on dit couramment » avec insouciance/indifférence). Cicéron, lui, prônait la « negligentia diligens », négligence calculée, en rhétorique.

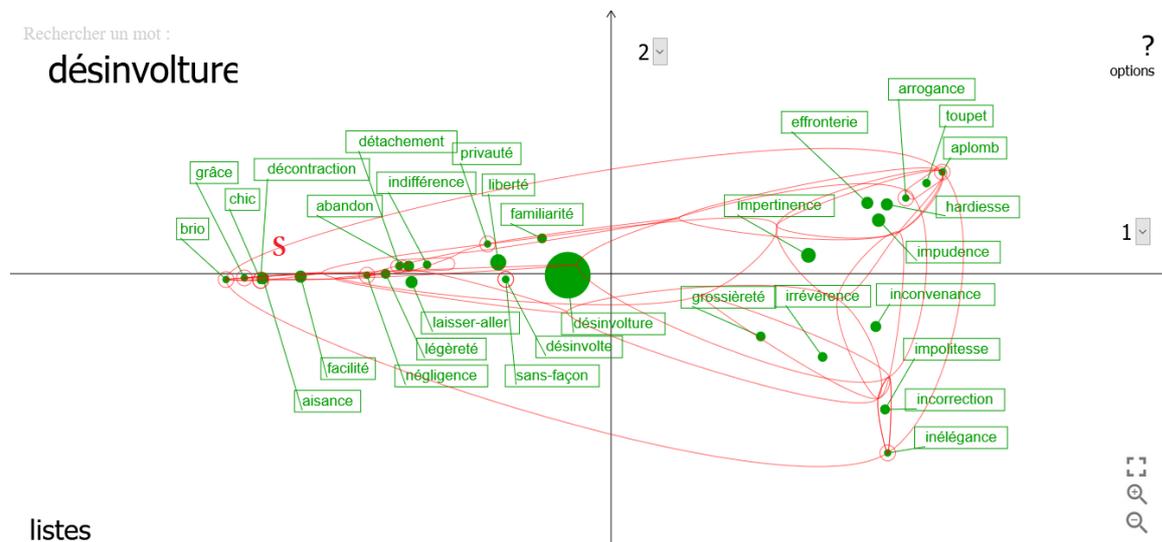
Ego vero sapius apud me agens, planeque disputans, unde haec tanta dignitas ac derivari possit, de ea non loquor quae virgula quasi divina tribuitur, hujus hanc unam rationem ac normam reperio, nimirum ut tanquam faxa & scopulos curiosam affectationem diligenter

30 DE CURIALI LIB. I.
gentr evitemus: utpote si novum forte vocabulum aliquod se nobis offerat, negligenter & ut vulgo dicitur, dissolute proferatur: denique in omni tum dicto, tum facto artem, quod fieri poterit, occultare, nihil ut sollicitè, nihil praemeditate facere videamur. Ex ista tam

Il s'agit bien, en toute chose, de cacher l'art, l'effort, et de montrer que ce que l'on fait ou dit est venu sans peine et presque sans y penser. Alain Pons propose « désinvolture³⁴ » pour traduire *sprezzatura*, tout en reconnaissant que le mot ne rend pas toutes les nuances du concept. Dissimulation de l'art, simulation du naturel ...

34 Ni Colin, ni Chappuys, ni Duhamel ne connaissaient le mot 'désinvolture'. Alain Rey nous apprend qu'il n'apparaît qu'en 1794, adaptation de *disinvoltura* italien (connu avant 1508, utilisé par Castiglione page suivante dans *sprezzata disinvoltura*, traduit par A. Pons en "désinvolture nonchalante" et Chappuys en 'nonchalante agilité et trépignement', et avant de l'espagnol *desenvoltura* (1492).

Pour analyser et préciser cela, nous pouvons nous tourner vers le Dictionnaire Électronique des Synonymes (DES) et son espace sémantique³⁵ sur <http://crisco.unicaen.fr/des/> manipulable en ligne, mis au point par le CRISCO (Centre de Recherche Inter-langues sur la Signification en Contexte) de l'Université de Caen. Appliquant sa méthode au mot 'désinvolture' et à ses 30 synonymes, nous obtenons le graphe suivant (pour les 2 premiers axes), montrant une décomposition du nuage de points en 3 zones distinctes, tendant vers 'grâce', vers 'arrogance' et vers 'incorrection' ; 'mépris' n'apparaît pas, mais parmi ses 24 synonymes, l'espace sémantique ne donne que 'arrogance' et 'indifférence' qui sont communs avec ceux de 'désinvolture'. Parmi les 30 synonymes de 'nonchalance', seul 'indifférence' est commun avec ceux de 'désinvolture' d'une part et de 'mépris' d'autre part. De même 'désinvolture' \cap 'dédain' \rightarrow {arrogance; indifférence}, 'nonchalance' \cap 'dédain' \rightarrow {indifférence}



J'ai ajouté le **S** de *sprezzatura* (encore un mot en S pour les sonnets de l'Unico à la louange de la Duchesse !) dans le secteur de la 'grâce', mais un peu vers le haut, plutôt côté 'arrogance' que côté 'incorrection'. La 'grâce', 'grazia' ou 'gratia', en effet, est très fréquemment citée dans les quatre livres (respectivement 41, 38, 25 et 26 fois sans compter les dérivés), et fait avec « la fuite de l'affectation » l'objet de nombreuses occurrences préparatoires avant l'apparition de *sprezzatura* (citée seulement 8 fois au L.1 et 1 fois au L.2). La recherche de la grâce en tout apparaît comme un objectif permanent pour le Courtisan, ainsi:

« Le Courtisan [et la Dame du Palais] doit accompagner ses actions, ses gestes, ses manières, en somme tous ses mouvements, de grâce [...] d'autant que par la force du mot on peut dire que celui qui est pourvu de grâce est agréable. »

« *chi ha gratia, quello e grato* »³⁶ (L1, XXIV, pages 60-61 de 'Lyon').

Choisir 'désinvolture' me semble donc possible, mais pas suffisamment représentatif de la composante 'grâce' sous-jacente, 'décontraction' (1892, voire 1955) pourrait être meilleur, tandis que 'nonchalance' (ca.1150) paraît faible et sans énergie et 'mépris' (1339) trop négatif. Mais je pense que le mieux serait de ne pas traduire et de conserver le néologisme italien, il a plus de charme et d'éclat ! Il est d'ailleurs peu employé en tout.

Le chapitre XXVII suivant, partant de la façon de danser affectant la décontraction de messire Roberto, oppose, autour de la *mediocrità*, le juste milieu aristotélicien souhaitable, les pôles *sprezzatura* / *attillatura*³⁷, tout aussi acceptables s'ils émanent de la grâce et non pas de l'affectation, et suscite le commentaire subtil de l'Oulipien Ruggero Campagnoli cité, les associant respectivement au baroque et au maniérisme. Maria-Teresa Ricci, partant du double sens du mot grâce, actif et passif, comme charme personnel et comme don reçu, fait de celle-ci le marqueur de la transformation du guerrier en gentilhomme de cour au service du Prince dont il faut éviter la disgrâce et qu'il faut au contraire conduire sur le chemin de la vertu, afin que lui-même acquière la grâce de

35 Il contient plus de 50000 entrées et 209000 relations synonymiques réciproques, établies à partir de 7 dictionnaires et des contributions permanentes depuis 1994. Les liens synonymiques sont symétriques, neutres, et ont tous la même valeur. L'espace sémantique d'un mot-vedette est fondé sur la notion de 'clique', ensemble maximal de mots tous synonymes entre eux. L'intérêt des cliques est qu'elles sont plus proches des concepts que les mots, car elles neutralisent partiellement la polysémie de ceux-ci, ne retenant idéalement qu'un sens donné, commun à tous les mots de la clique. Des cliques voisines, qui ne diffèrent parfois que par un mot, peuvent présenter des nuances très fines. Les premiers synonymes sont classés par ordre de score, représentant la proximité avec la vedette. Le score calculé pour chaque synonyme est le taux de cliques auxquelles lui et la vedette appartiennent, par rapport à l'ensemble de leurs cliques. Les premiers synonymes sont donc par principe ceux qui partagent le plus de sens élémentaires avec la vedette. L'espace sémantique à n dimensions est exploité par analyse en composantes principales, calculée sur 6 axes, permettant sa projection sur les plans définis par 2 de ces axes, ici sur les axes 1 et 2, avec les synonymes en vert et les cliques en rouge. Le logiciel est assez souple pour permettre d'ajuster en ligne la présentation.

36 Voir *La grâce et la sprezzatura chez Baldassar Castiglione*, Maria-Teresa Ricci, CESR Tours, 2003 et aussi *Note sur sprezzatura et attillatura dans le Cortegiano de Baltassar Castiglione*, Ruggero Campagnoli, 2012.

37 En termes d'élégance vestimentaire, ce serait décontractée vs. formelle, voire débraillée vs. guinée en poussant aux extrêmes

Dieu et une condition quasiment surhumaine, comme exposé au Livre quatrième; mais elle est aussi l'ornement, inné ou acquis, indispensable au Courtisan et à la Dame de Palais dans tous leurs actes et paroles pour plaire, assurer ainsi leur place à la cour et construire leur vie comme une œuvre d'art, sans jamais laisser paraître le moindre effort. Cet idéal a-t-il jamais été atteint ? Castiglione le nie pour lui-même dans sa Lettre à de Sylva :

« D'aucuns disent aussi que j'ai cru me dessiner moi-même en me persuadant que les qualités que j'attribue au Courtisan sont toutes à moi. Je ne veux pas nier à ceux-là que je n'aie pas essayé tout ce que je voudrais que le Courtisan sût, et je pense que quelqu'un qui n'aurait pas eu quelques connaissances des choses qui sont traitées dedans le livre, nonobstant toute son érudition, n'aurait pas pu bien les écrire. Mais je ne suis pas dénué de jugement dans la connaissance de moi-même au point de présumer savoir tout ce qui, je le sais, me fait défaut. »

Belle lucidité, modestie de bon aloi, nous voulons le croire, mais nous savons aussi que la *sprezzatura* suppose la dissimulation de l'art ; tous ses porte-parole dans le Livre pratiquent le même type de dénégation sur leur compétence à traiter le sujet ; il a d'ailleurs aussi affirmé au début de la Lettre qu'il avait écrit ces livres « en peu de jours, avec l'intention de corriger avec le temps les fautes ... ». Un contemporain éminent, bon connaisseur des hommes, a tranché (voir plus bas).

Voulait-il d'ailleurs publier son *Livre du Courtisan*, en continuelle réécriture et dont la *finale* annonce une suite, et en faire un manuel de courtoisie largement diffusé ? Il se contenta longtemps d'en partager les manuscrits avec quelques amis. Il s'agissait alors de faire revivre indéfiniment le souvenir reconstruit des jours heureux auprès du Duc Guidobaldo et de la Duchesse Elisabetta³⁸, de l'amour platonique que vraisemblablement il nourrissait pour elle. Il ne s'est résolu à le publier qu'au soir de sa vie, après le décès de bien des amis, de son épouse Ippolita³⁹, après ses vœux mineurs (tonsure le 9 juillet 1521), après le traumatisme du sac de Rome, et pour mettre à l'abri de la chose imprimée la meilleure partie de lui-même sans risquer de la voir dénaturée.

Pour prendre congé de la compagnie ...

Le tout dernier chapitre laisse présager une cinquième soirée, sur un nouveau sujet énoncé par la Duchesse :

« Que messire Pietro Bembo soit juge de cela, et que l'on se tienne à son avis pour savoir si les femmes sont ou non aussi capables de l'amour divin que les hommes. Mais le débat entre vous pourrait être trop long, et il vaut mieux le différer jusqu'à demain. »

« A ce soir plutôt » dit messire Cesare Gonzaga. « Et comment à ce soir ? » dit Madame La Duchesse.

« Parce qu'il fait déjà jour » répondit messire Cesare, et il montra la lumière qui commençait à entrer par les fentes des fenêtres. Alors chacun se leva, tout étonné, [...]

On ouvrit donc les fenêtres de ce côté du palais qui regarde la haute cime du mont Catria⁴⁰, et ils virent qu'une belle aurore de la couleur des roses s'était déjà levée à l'orient. Toutes les étoiles avaient disparu, sauf la douce gouvernante du ciel de Vénus, qui garde la frontière du jour et de la nuit ; d'elle semblait venir le souffle d'une brise suave, qui emplissait l'air d'une fraîcheur piquante et commençait à réveiller les doux chants des aimables oiseaux dans les forêts murmurantes des collines voisines. Alors, après avoir pris congé de madame la Duchesse, ils se dirigèrent tous vers leur appartement sans se faire éclairer par des torches, car celle du jour leur suffisait.

Le livre aurait pu finir ici, par une séparation courtoise dans les délices d'une aube nouvelle, mais l'évocation, naturelle à Urbino, du mont Catria [et de Vénus, visible ce matin là ?], nous renvoie au *Paradiso* de Dante :

Entre les deux rives d'Italie des rochers/ se dressent, non loin de ta patrie*, si hauts/ que les tonnerres grondent beaucoup plus bas/ formant une échine qui a nom Catria/ en bas au dessous de laquelle est un ermitage**/ consacré seulement au culte de latrie.*** [*quand même environ 120 km de Florence où Dante est né en 1265, et de Ravenne où il est mort en 1321; ** aujourd'hui encore [Monastère Santa Croce de Fonte Avellana](#) ; ****latria*, du grec *λατρεία* : service de Dieu].
Chant XXI, 106-111, traduction Jacqueline Risset pour GF-Flammarion 1992.

38 Déjà la pastorale *Tirsi* de 454 vers, écrite en 1506 avec son cousin Cesare Gonzaga et récitée par eux deux en 1508 à Fossombrone, près d'Urbino, pour le carnaval – en réponse et émulation des *Stanze* de Pietro Bembo et Ottaviano Fregoso données l'année précédente – juste avant la mort de Guidobaldo, était une transposition de la cour d'Urbino et un hommage appuyé à la Duchesse. De même son ode latine *De Elisabetta canente* vantant ses mérites et les sonnets que, dit-on, il cacha derrière un miroir à son intention.

39 Ippolita Torelli (1499-1520), très jeune fille du condottiere parmesan Guido Torelli et de Francesca Bentivoglio de Bologne. Il l'épouse en 1516, après plusieurs autres tentatives matrimoniales, en grande pompe aristocratique, relevée d'une représentation de *Gog et Magog* de son ami décédé Domizio Falcone; elle a trois enfants, Camillo, Anna et Ippolita, et meurt en couches en août 1520 peu après la naissance de cette dernière, quatre mois après Raphaël. Il lui dédie l'élegie *Balthassaris Castellonis elegia, qua fingit Hippolyten suam ad se ipsum scribentem* (où elle lui écrirait pour regretter ses absences), et la déploration *Hippolyte Tauellae conjugis epitaphium*, complétée par Bembo. Le Pape, d'abord irrité contre lui de n'avoir su prévenir le sac de Rome, revient sur ces mauvaises dispositions à la lecture de la lettre argumentée que lui écrit Castiglione, et dote même ses enfants.

40 Mont isolé dans les Appenins culminant à 1701 m, formant une bosse bien visible, 30 km quasiment plein Sud d'Urbino. C'est donc son flanc Est, sans doute enneigé, qui capte les rayons du soleil levant. Le mont n'est pas visible depuis les deux grandes fenêtres 1 et 2 de la *Sala delle Veglie* (env. 20mx8m50) orientées vers l'Est (deux autres l'éclairent vers l'Ouest) qui sont masquées vers le Sud par le mur Nord perpendiculaire du grand *Salone del Trono* (env. 35mx15m). La fenêtre 3 éclaire un *passaggio* et 4 le *salotto* (env. 10mx12m), antichambre de la Duchesse, sa *camera de letto* est derrière, éclairée au Sud côté *Giardino Pensile* [suspendu], suivie par une *guardaroba* et une *sala di preghiera* conduisant au *Duomo*. Depuis 1, 2, ou même 4, si les réunions autour de la Duchesse se tenaient en réalité dans le *salotto*, les courtisans voyaient l'aurore, mais pas le Catria.



L'ambiance est moins sereine, elle nous ramène à l'état ecclésiastique et assez solitaire de Castiglione dans ses dernières années. Et le début du Chant XXI est encore plus inquiétant, car Béatrice [Elisabetta ?] ne rit pas :

Déjà mes yeux s'étaient refixés au visage/ de ma dame, et avec eux mon âme, qui s'était détachée de toute autre pensée./ Elle ne riait pas ; mais « Si je riais », / dit-elle, « tu deviendrais pareil/ à Sémélé réduite en cendres:/ car ma beauté [...] brille si fort/ que tes sens mortels, à son éclat,/ seraient feuillage que la foudre brise. »

Castiglione a-t-il ainsi dissimulé là, dans le seul nom d'une montagne bien connue, mais invisible depuis les fenêtres indiquées, une allusion cryptée à ses tourments intimes ? Ce serait un tour de force de *sprezzatura* : dissimulation de l'art, simulation du naturel, sans affectation ni effort apparent ... le lecteur fait tout le travail !

Mais il se passe encore autre chose, car avant de partir, le Préfet [qui parle alors avec l'autorité qu'il aura plus tard, comme le Duc d'Urbino qu'il est en 1528] se retourne vers la Duchesse Elisabetta pour indiquer qu'ils viendront « ce soir avec le juge [désigné, qui est Bembo] plus tôt que nous n'avons fait hier ». La Duchesse se tait. C'est Madame Emilia, toujours très 'remontée' contre Gasparo sans doute encore présent, qui répond, en termes curieusement juridiques, dans la perspective du 'procès' qui se prépare mais qui n'aura pas lieu :

« A la condition que si le seigneur Gasparo veut accuser les femmes et les calomnier, suivant son habitude, il garantisse aussi qu'il se soumettra à la sentence, car je le déclare contumace. [*Con patto che se'l signor Gasparo vorra accusar le donne e dar loro, come è suo costume, qualche falsa calunnia, esso ancora dia sicurtà di star a ragione, perche io lo allego suspecto fuggitivo.*][A la/ charge, respodit madame Emi-/lie, que si le Seigneur Gaspar/ veut blâmer les Dames,& leur/ imposer, fuiuant fa couftume,/ quelque fauffe calomnie, il af-/feurera pareillement de fe te-/nir à la raifon, pour autant que/ ie l'allegue & tiēs pour suspect/ & fugitif. ('Lyon', page 660)]

Le dernier mot reste donc à une femme, défendant avec esprit les autres femmes. Castiglione féministe ?

... et d'un monde en constant bouleversement.

Ce livre, au delà de son grand succès éditorial, améliora-t-il la société aristocratique italienne et européenne et ses membres ? Il est permis d'en douter. Son existence n'a pas freiné la poursuite des intrigues entre cours princières. Les guerres entre tous ces hauts seigneurs se poursuivirent, territoriales ou de religions et les intérêts politiques des grands dominants prirent toujours le pas sur les préceptes de vie courtisane édictés dans le livre. Il s'agit de domaines différents, et *Le Courtisan*, contrairement à *Le Prince* (1532) de Machiavel, ne traite pas vraiment de questions politiques (non plus d'ailleurs que de questions de sciences⁴¹, théoriques ou de l'ingénieur, qui intéressaient tant Léonard par ex.), plutôt de morale, et en faisant même l'éloge des armes.

L'année 1529 de la mort de Castiglione voit, entre autres, les princes-électeurs acquis aux idées de Luther protester à la Diète de Spire contre l'ordre de ralliement de Charles-Quint et de son frère Ferdinand 1er à l'Église catholique, origine du mot protestantisme; le premier siège de Vienne par les Turcs ottomans; la réconciliation de Charles-Quint et de Clément VII; l'Espagne et le Portugal tracer dans le Pacifique la ligne de partage de leurs conquêtes pour compléter celle tracées en 1494 à Tordesillas à travers l'Atlantique. Ainsi, le monde s'élargit et se complexifie toujours plus, et même si Castiglione, par son activité diplomatique, y a pris sa part, ce monde se différencie de plus en plus pour lui du cocon que constituait la cour d'Urbino à sa belle époque. Pour moi, Castiglione s'y réfugiait au moyen de son livre perpétuel, où transparissent une émotion et une nostalgie qui justifient que l'on s'y intéresse encore, que l'on s'y réfugie peut-être aujourd'hui aussi par procuration, même si beaucoup de ses préceptes, mais pas tous, nous paraissent datés, démodés et dépassés.

Titien a peint un portrait de Castiglione vers 1530, posthume donc, bien différent du portrait serein de Raphaël. Ici Castiglione debout, tout habillé de ce noir qu'il appréciait tant, est capté comme à l'improviste, un coude posé sur une console, le corps légèrement vrillé vers la gauche, l'air préoccupé, le regard lointain, feignant de ne pas remarquer que nous le regardons. Est-il désinvolte, décontracté, ou déjà ailleurs, le visage seul illuminé d'une lumière venant, non de la baie ouverte, mais de son passé ?

« Yo vos digo que es muerto uno de los majores caballeros del mundo »

Charles-Quint (1500-1558)

Charles-Quint lui ayant proposé l'évêché d'Avila, il ne l'accepte qu'avec la bénédiction du Pape, peu avant de mourir. Le mausolée de Baldassar et Ippolita, par Giulio Romano, héritier de l'atelier de Raphaël, et celui de Camillo, se trouvent dans la chapelle Saint Bonaventure, la première à droite dans [le sanctuaire Santa Maria delle Grazie](#) à Curtatone, près de Mantoue.



National Gallery of Ireland, Dublin

Les inventaires notariés établis à la requête de sa mère Luigia Gonzaga, publiés par [Guido Rebbechini](#) en 1998, montrent que parmi les 144 ouvrages restés à Casatico et les 44 rapportés de Tolède, presque tous en latin et grec, il n'y avait pas le *Cortegiano*⁴², Luigia étant dépositaire de ceux non offerts à d'illustres personnages.

41 Sauf au L4. Ch LVIII où Bembo expose une version géocentrique de l'univers et téléologique de la nature, pour en vanter la beauté.

42 [L'exposition Baldassarre Castiglione e Raffaello. Volti e momenti della civiltà di corte](#) au Palazzo Ducale d'Urbino en juillet 2020 a tenté de donner une idée de la bibliothèque de Castiglione, avec des lettres et 30 volumes anciens, dont un *Cortegiano* aldin relié.

« ... *mandovi questo libro, come un ritratto di pittura della Corte d'Urbino ...* »

Parmi une profusion de portraits individuels ou de scènes mythologiques ou religieuses, je n'ai pas trouvé de représentation iconographique de ce genre de soirée dans une cour princière de la Renaissance italienne, ni d'époque, hormis peut-être la fresque 'immersive' bien antérieure (1465-1474) de Mantegna dans la *camera picta* des Gonzaga au Castello San Giorgio de Mantoue (ici détail, voir le chapitre XIII de *Histoires de peintures* de Daniel Arasse, Denoël 2004), complétée par son célèbre oculus zénithal en trompe-l'œil; ni chez les préraphaélites anglais, les nazaréens allemands ou les académistes 'pompiers' français; ni même chez Ingres, le plus proche par ses scènes de genre comme *Les Fiançailles de Raphaël* (The Walters Art Museum, Baltimore), où Bibbiena, désormais (1513) cardinal, accorderait sa nièce au peintre.



Il n'y eut pas d'édition du *Livre du Courtisan* illustrée de gravures, mais nous pouvons imaginer quels hors-textes auraient pu être introduits: des vues du palais d'Urbino, avec ses deux tourelles et sa triple loggia, des portraits de Baldassar, Federico, Guidubaldo, Elisabetta, Emilia Pia et des autres protagonistes avec leurs blasons, celui aussi des Castiglioni⁴³, une vignette sur la 'roergaze' de Margherita, Costanza et Barletta, l'autre montrant Gasparo encerclé par les femmes comme des Bacchantes, d'autres illustrant les anecdotes plaisantes et les contes, *La pitoyable histoire de Camma*, celui de la petite paysanne de Gazuelo, les courtisans se séparant à l'aube, etc



Sur la porte de Corte Castiglioni (Casatico)

Hormis ce qu'il se borne à dire au début à propos du Duc Federico,

« ... il l'emplit [son palais] non seulement de ce dont on se sert ordinairement pour décorer les pièces, vases d'argent, riches draps d'or, de soie et d'autres choses semblables, mais à titre d'ornement, il y ajouta une infinité de statues anciennes de marbre et de bronze, de peintures très singulières, d'instruments de musique de toute sorte; et il n'y voulut aucune chose qui ne fut très rare et excellente. » L.1, Ch. II

Castiglione donne très peu d'éléments descriptifs⁴⁴. Il n'évoque pas, pour les soirées, les mouvements des serviteurs, si des boissons et collations étaient distribuées, si la température de ce début mars à 400 mètres d'altitude au flanc pluvieux des Apennins nécessitait de grands feux de cheminée, des braseros et des fourrures. Il ne nous reste plus qu'à rêver au tableau ou mieux à la fresque murale, moins solennelle que celles des chambres du Vatican comme *La Messe de Bolsena* (détail ci-dessus à dr.)⁴⁵, où Raphaël lui-même, s'il n'était mort d'épuisement en 1520, à 37 ans, aurait représenté ces soirées heureuses dans le palais ducal de sa ville natale, et donné à voir vraiment le cadre et l'ambiance des conversations que réinvente seulement par les mots son ami en 1528 dans son quadruple livre enfin imprimé: la Renaissance idéalisée et magnifiée, les hautes voûtes, les flambeaux et cheminées, les riches étoffes et les bijoux, les regards échangés entre ces gens de cour ambitieux, les éclats de rire, la *sprezzatura* à l'œuvre, tout le tumulte à l'arrivée du jeune Préfet et de sa suite, la vivacité railleuse de Madame Emilia, la silhouette mélancolique de Baldassar Castiglione cachant sa nostalgie dans la pénombre, et le fin sourire de la Duchesse Elisabetta.

43 De gueules [rouge] au lion d'argent couronné d'or, armé et lampassé d'argent, portant à dextre un castel d'or à deux tours maçonné de sable [noir]. Ce blason, peut-être postérieur, ne porte pas les hachures normalisées et il y a plusieurs variantes dans la vaste famille.

44 « Et puisque vous n'avez connu durant leur vie ni Madame la Duchesse, ni les autres qui sont morts, hormis le duc Julien et le cardinal de Santa Maria in Portico, afin qu'autant qu'il me sera possible vous les connaissiez après leur mort, **je vous envoie ce livre comme un portrait peint de la cour d'Urbino**, non de la main de Raphaël ou de Michel-Ange, mais d'un humble peintre qui sait seulement tracer les lignes principales, sans orner la vérité par des couleurs séduisantes, ou faire apparaître par l'art de la perspective ce qui n'est point » écrivait Castiglione à Michel de Sylva.

45 Et même pourquoi ne pas envisager les fresques en partie haute des murs, une par livre, d'une *Stanza del Cortegiano*, ou mieux encore, à la suite du Duc Federico, concevoir un *studiolo* qui serait alors octogonal ou cylindrique d'au plus 15 pieds de diamètre, comme une bulle de réalité virtuelle *all'antica*, où, dans une perspective étudiée vraiment immersive, tous les personnages peints grandeur nature depuis le sol, entoureraient un guéridon et deux fauteuils d'époque pour venir s'asseoir aujourd'hui parmi eux, un verre de vin [Bianchetto del Metauro](#) bio à portée de la main, et y relire, commenter et peut-être prolonger *Le Livre du Courtisan* ?

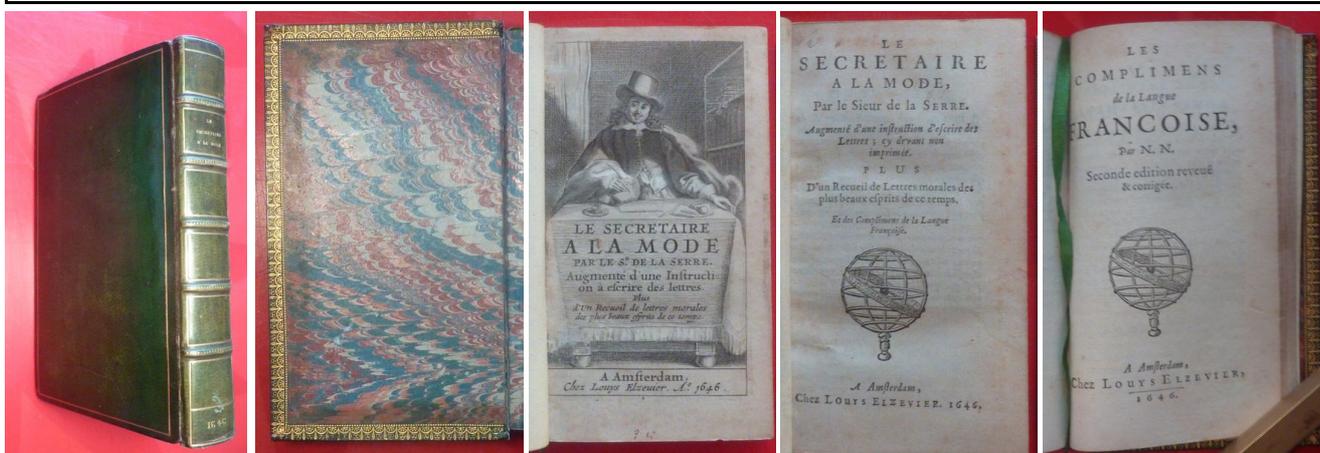
Décadence ?

Prenant la suite de *L'Éthique à Nicomaque* d'Aristote, de l'*Orator* de Cicéron, le *Cortegiano* est l'un des fleurons de cette littérature des traités de savoir-vivre à portée philosophique et morale pour l'aristocratie du XVIème siècle italien, à côté des *Asolani* de Bembo (1505), du *De Cardinalatu* de Paolo Cortese (1510), des *Ricordi politici et civili* de Guichardin (1530), du *Il Principe* de Machiavel (posthume en 1532), du *Galateo* de Della Casa (posthume en 1558), des *Dialoghi* du Tasse (1578-1594), et d'autres. La période était très troublée, l'espoir de la Renaissance s'écroulait dans les dissensions internes et les invasions étrangères, accompagnées par la crise morale et théorique de l'Église; leur culture humaniste ne les protégeant pas du désarroi, ces auteurs, acteurs aussi comme Castiglione, voulaient définir les règles distinctives qui leur permettraient de faire groupe. Cette littérature devait trouver bien plus tard un aboutissement que l'on peut considérer affadi et embourgeoisé avec les *Usages du monde. Règles de savoir-vivre dans la société moderne* (V. Havard, 1889, de nombreuses fois réédité) de la baronne Staffe (nom de plume de Blanche Soyer, 1843-1911). Dans ce véritable manuel exhaustif rédigé sur un ton enjoué mais catégorique, se trouve notamment un chapitre consacré au parfait gentleman, où l'on retrouve la désinvolture, mais sans doute plus la *sprezzatura* :

« Il est clair que si, après avoir salué avec la désinvolture d'un "homme de sport", avoir parlé avec esprit, avoir accompli tous les rites de la politesse mondaine, vous laissez échapper un mot méchant ou seulement mordant, votre belle apparence extérieure n'empêchera pas qu'on ne vous déteste, ou au moins, qu'on n'éprouve, pour vous, un éloignement mérité. Le véritable gentleman est bienveillant, modeste, courtois, généreux. » etc.

Le gentilhomme d'épée et de plume est devenu un "sportsman". Dans l'intervalle, l'honnête homme se souciait d'écrire de belles lettres, d'où le succès de recueils d'exemples et modèles comme *Le Secrétaire à la mode* de Jean Puget de la Serre (1594-1665), dont j'ai déniché un joli exemplaire dans les vitrines de la librairie Frérot de Caen, ce qui me permet d'effleurer le vaste univers des Elzevier. C'est le numéro 1040 du Willems⁴⁶.

LE/ SECRETAIRE/ A LA MODE/ Par le Sieur de la SERRE/ Augmenté d'une instruction d'efcrire des/ Lettres cy devant non/ imprimée./ PLUS/ D'un recueil de Lettres morales des/ plus beaux efrirts de ce temps./ Et des Compliments de la Langue/ Françoise./ [marque la Sphère]/ A Amfterdam,/ Chez LOUYS ELZEVIER. 1646. Petit in-12 (130x77mm), reliure signée MULLER SUC. DE THOUVENIN⁴⁷, plein veau glacé vert, dos à 5 nerfs ornés, titre et date en queue dorés, filet doré en encadrement sur les plats, dentelle intérieure, tranches dorées, titre frontispice gravé sur cuivre, 323, 86 pp, 4ff de table.



Ce livre est paru en EO en 1641 (Willems n°976, sans marque), réédité en 1645 (n°1029), en 1646 (le mien marque La Sphère), en 1650 (n°1113), en 1655 (n°1186, chez Louys et Daniel Elzevier) et 1662 (n°1289, chez les mêmes), 4 éditions portant la marque La Minerve. Ce succès est même confirmé par trois contrefaçons, en 1645, 1653, 1665. Les 44 pages d'instructions très précises sont suivies par de nombreux exemples, soit produits par l'auteur, soit repris « des plus beaux esprits de ce temps » parmi lesquels le cardinal du Perron, Malherbe, Molière, d'autres moins connus. Il ne s'agit bien sûr pas de courriers administratifs, mais de lettres (souvent suivies de modèles de réponse) de « congratulation », « de reproche à un ami pour sa froideur », « de protestation d'amitié », « de consolation », y compris « d'un mari à sa femme pour la mort de leur fils » ! mais aussi « pour entrer en discours avec une Demoiselle eftant en compagnie », « pour emprunter de son ami » et « refus » ; les plus spécifiques étant « pour demander le pourtrait d'une Maiftresse » ou même « pour demander des cheveux à une Maiftresse ». Les *Compliments* sont des exemples dialogués d'échanges oraux et d'assauts de politesses. On voit donc que ce livre est bien périmé à notre époque, mais l'objet, en parfait état, est séduisant et peut agrémenter une bibliothèque ... sans l'encombrer.

Jacques Giber (avril 2021)

⁴⁶ Alphonse Willems. *Les Elzevier. Histoire et annales typographiques*. Bruxelles, Van Trigt; Paris, Adolphe Labitte; La Haye, Martinus Nijhoff, 1880. Fort in-8 de 1 front. coul., CCLIX, 607 pp., planches et reproductions hors texte. Il répertorie et décrit 2179 éditions de la dynastie Elzevier, en leurs diverses officines, entre 1583 et 1770. G.S. Berghmann a ensuite apporté des suppléments.

⁴⁷ Frédéric-Guillaume Muller reprend l'atelier au décès de son maître Joseph Thouvenin l'aîné (1791-1834) pendant 2 ans seulement, avant de le revendre à Jean-Edouard Niédée (BNF), ce qui situe la reliure entre 1834 et 1836.